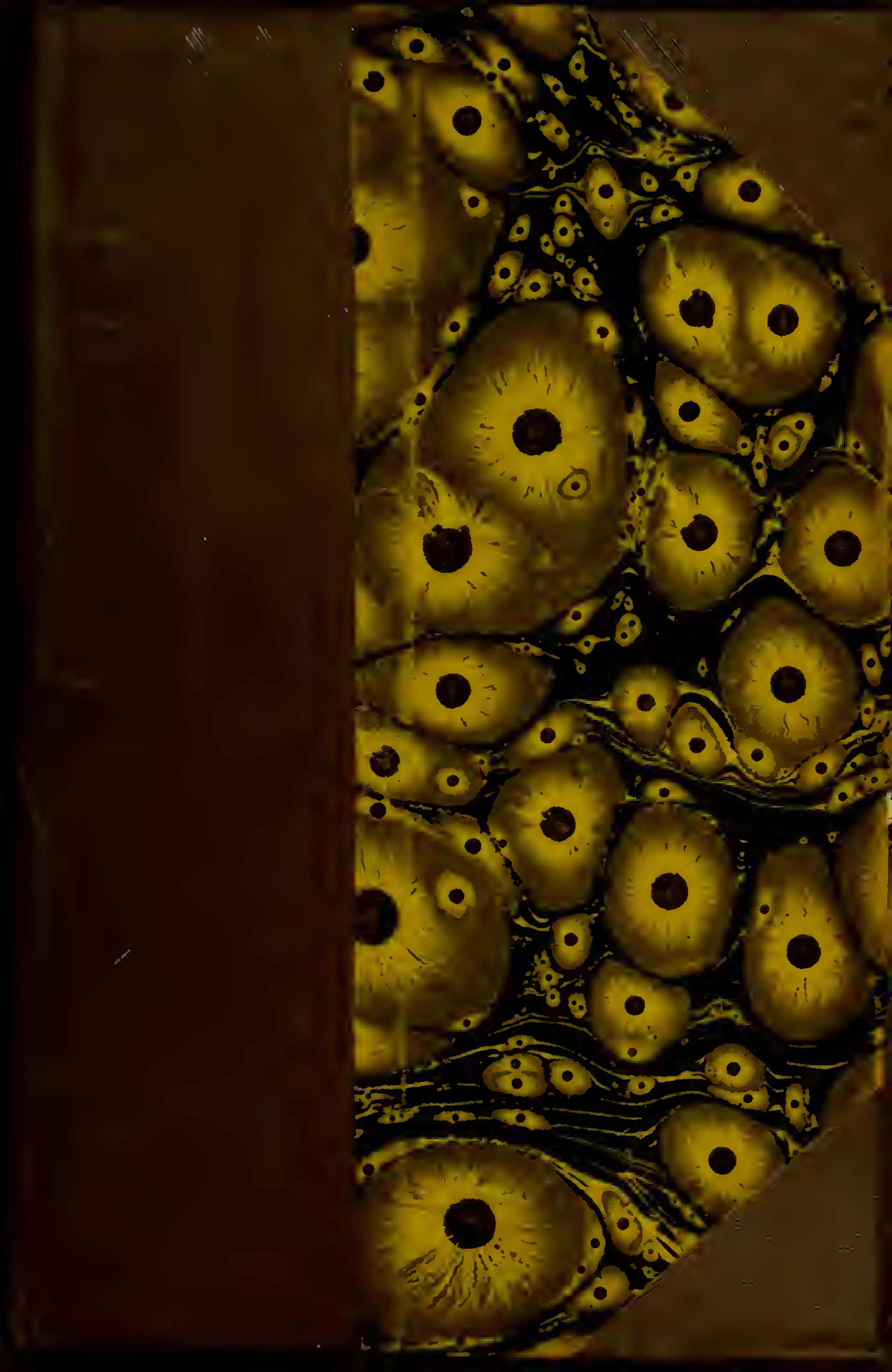
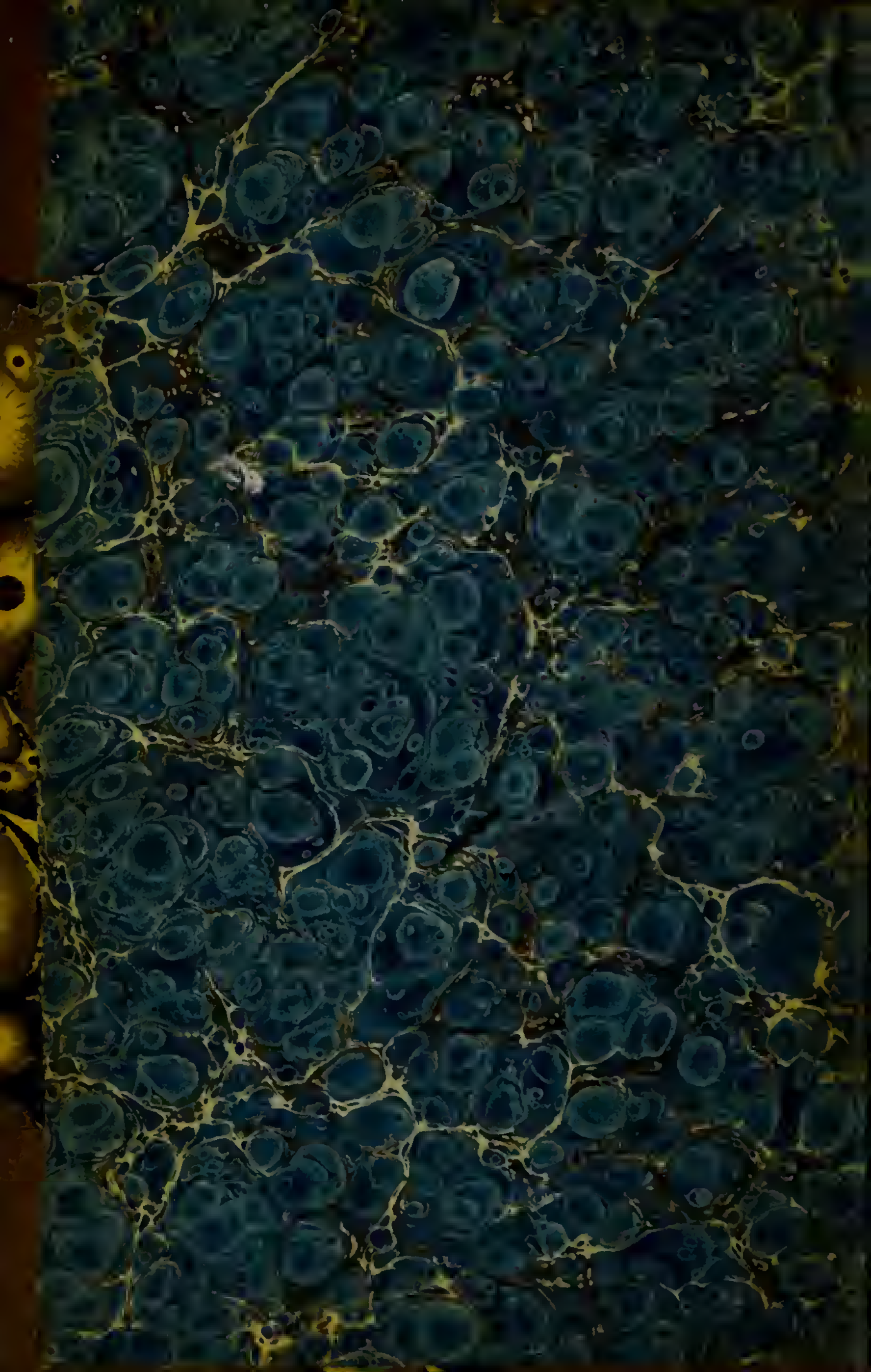
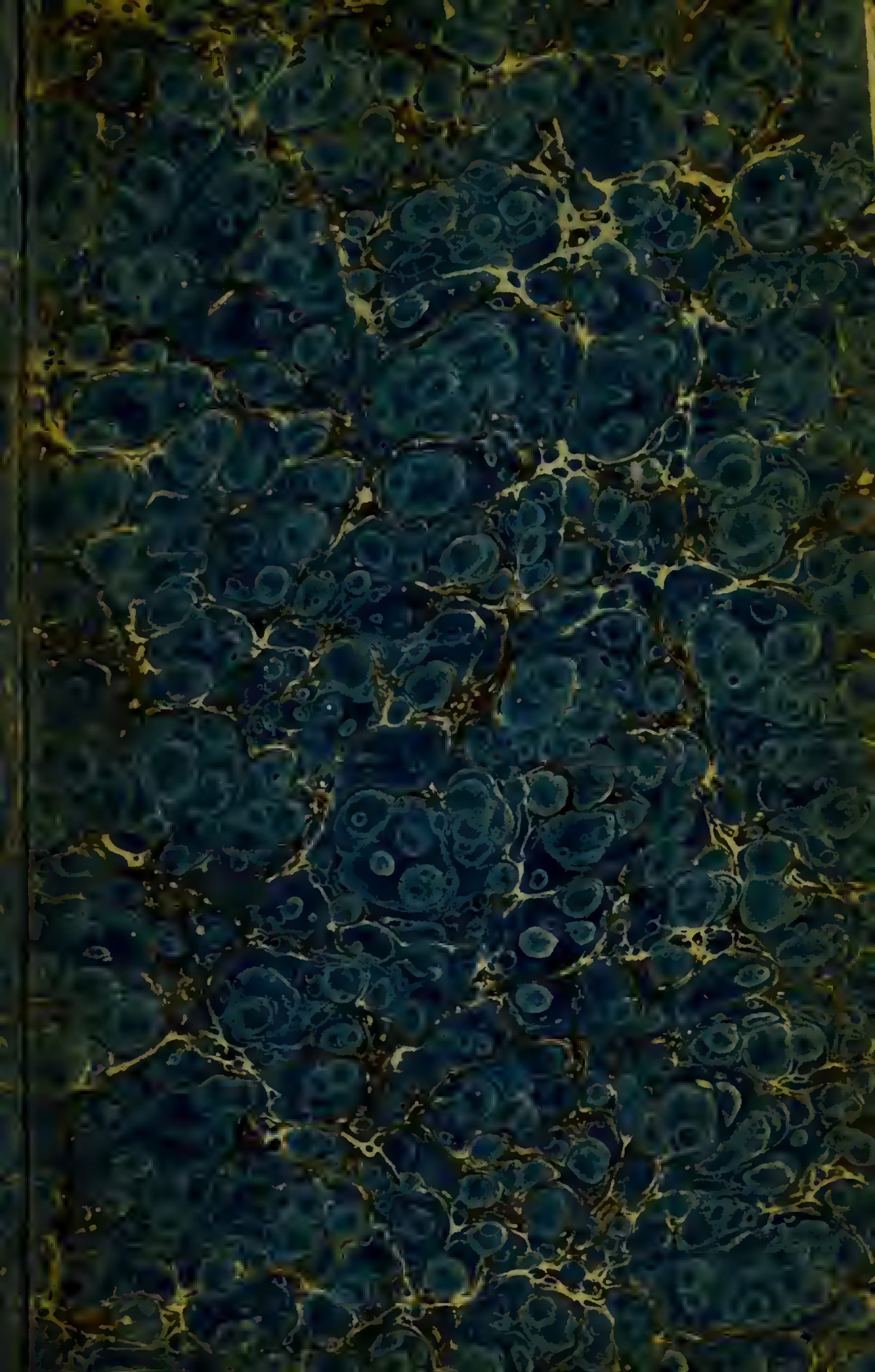






VÉNUS

ET

ADONIS.

VÉNUS
ET
ADONIS.

Poëme sur l'Origine, la Cause, les Symptomes et le Traitement de la Vénusalgie ou maladie de Vénus.

Prix un demi franc.

A BORDEAUX,

Chez l'Auteur, médecin et accoucheur; rue d'Entre deux murs, n.° 2.
Chez tous les Libraires.

1816.

MINERVE.

A
MA MINERVE.

La fortune aveugle et jalouse
De mon bonheur, de mon repos,
M'arrache des murs de Toulouse,
Pour aider LUCINE à Bordeaux.
Mais tant qu'aux eaux de la Gironde
La Garonne unira son onde,
BEUDOT, nos cœurs seront unis.
Accepte mon dernier ouvrage,
Daigne honorer de ton suffrage,
Ma Vénus et son Adonis.

Te souvient-il que jeune encore,
A l'âge où naissent les amours,
Mon nom fut au Temple d'Isaure,
Inscrit au rang des Troubadours.

Cadette alors fut ma Minerve.
Dans ses yeux je puisai la verve,
Qui rendit mon luth si touchant.
Des feux dont je brulais pour elle,
Sans doute une seule étincelle,
Fit tout le succès de ce chant.
Mon *Idyle à la Bienfaisance*,
Est l'emblême heureux des vertus,
Dont brillait aux yeux de la France,
Son jeune et *Bienfaisant* Titus.
Qui de nous, en ces jours prospères,
Eût dit que le meilleur des Pères,
De ma Muse auguste héros,
Que ton Roi, le mien, *LOUIS SEIZE*,
Pour un Malesherbe, un Deséze,
Aurait trois cents trois vingts Bourreaux?

SACOMBE,
Médecin et Accoucheur.

HOMMAGE

A LA

JEUNESSE BORDELAISE.

BRAVES GIRONDINS.

J'ai découvert l'origine, la cause et le remède de la Vénusalgie, ou maladie de Vénus.

L'origine. Cette Peste anti-sociale que les Napolitains appellent le mal français et les Français le mal napolitain; Ce fléau destructeur que Christophe Colomb apporta, dit-on, en Europe

à son retour du nouveau-monde, la Vénusalgie ne nous est venúe ni de Naples, ni d'Amérique comme l'ont prétendu tous les Médecins anciens et modernes. Les Statuts du lieu de débauché d'Avignon, (*Disciplina Lupanaris publici Avenionensis*) faits en 1347, par la Reine Jeanne 1re. prouvent incontestablement que la Vénusalgie faisait des ravages en France 145 ans avant la découverte de l'Amérique en 1492, et l'expédition de Charles VIII Roi de France en 1494 et 1495 pour la conquête du Royaume de Naples. Voici le texte de ces Statuts en langue vulgaire.

La Reino vol que toudés lous samdes, la Bailouno et un Barbier députat des Consouls, visitoun todos las fillos débauchados que seran au Bourdeou; et se s'en troubo qualcuno qu'abia mal, vengut de paillardiso, que talos

fillos sien separados et lougeados à part afin que nou las counougoun, per evita lou mal que la jouinesso pourrio prendre.

La Reine veut que tous les samedis la Baillive et un Barbier délégué par les Consuls, visitent toutes les filles débauchées qui seront au bordel, et s'il s'en trouve quelqu'une qui ait du mal provenu de la paillardise, que telles filles soient séparées et logées à part, afin que l'on n'ait point commerce avec elles, pour éviter que la jeunesse ne prenne du mal.

Un tel réglement honore la Souveraine et devient un monument historique de la sagesse qui la dirigeait.

Bekée rapporte deux passages remarquables des Statuts anglais pour la police des mauvais lieux. L'un de 1163 dit, que *Nul Concierge ne doit garder de femme qui ait la maladie dangereuse de*

la brûlure. Celui de 1430 prononce une amende très-forte contre les concierges qui tiendraient dans leur maison des femmes ayant cette maladie, (*malum nefandum*) la brûlure, usture, arsure, et en Anglais Burning ou Brenning. Et qu'on ne s'étonne point de ces expressions, synonimes chez tous les peuples, car le virus vénusalgique brule les chairs et les os, *et ossa mea sicut gremium aruerunt* dit le Roi David pénitent dans un de ses Pseaumes.

Fille naturelle du libertinage et de l'intempérance dont Vénus et Bacchus sont les emblêmes mythologiques, la Vénusalgie a existé dans tous les siècles chez tous les peuples corrompus. C'est là Judham ou Jusam du peuple Juif; fuyez dit le Prophète, *la personne affligée de la Judham comme vous fuiriez un Lion.* C'est la Lépre des Hébreux; le Khorah de l'Indostan; le feu-Persan,

la Léontiasis des Grecs, le Yaws des Africains; la Pua du Malabar; l'Epian ou Pian des Iles Antilles; le mal de Naples; le mal Français; las Bubas des Espagnols; le *Morbus Pestiferus*; la Peste inguinale; le mal Anglais de la Baie saint-Paul, La Sibben ou Siwin des Ecossais; *la Variola Amboïnensis*; l'ulcère universel de Paul-d'Egyne; *la Scorra pestilentialis*; le mal de chicot; la grande Gorre, la *Framboësia*. etc.

La Vierge la plus saine, qui aura un commerce amoureux et fréquent avec plusieurs hommes très-sains, sera en peu de jours atteinte de la Vénusalgie et la propagera avec tous les symptômes de la Lèpre dont on ne parle plus depuis que Fracastor pour faire sa cour au Pape Paul IV composa son excellent Poëme latin la *Syphilis*, afin d'effrayer les bons Pères du concile de Trente que la Politique voulait transferer à Bologne

à raison de la mésintelligeance qui regnait entre le Pape et Charles V. Ces Pères effrayés par l'Augure funeste de Fracastor qui avait consulté les astres, vinrent tenir à Bologne la neuvième cession du concile le 21 avril 1547 et la deuxième au mois de Juin suivant.

L'Epoque de la découverte du nouveau monde, n'est donc pas à mon avis, celle du débarquement de la Vénusalgie en France, mais celle de l'explosion de cette maladie qui y couvait depuis plusieurs siècles, réleguée dans la classe la plus vile du peuple, qu'on se contentait de chasser des villes et d'abandonner à son malheureux sort, dans des maisons publiques appellées *Ladreries ou Maladreries*, dont la police avait seule la surveillance. Ce ne fut qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique que la Vénusalgie n'ayant pas respecté les Monarques et les Prélats

la médecine s'occupa de la combattre et de la soumettre à un traitement régulier. Bethencour chirurgien français fut le premier qui lui donna le nom de Maladie Vénérienne. Depuis, la Vénusalgie s'est propagée dans toutes les classes de la société par les rélations commerciales, sur terre et sur mer et une triste expérience vient de démontrer à l'Europe et à la France en particulier, que la Vénusalgie est la compagne fidelle du fléau des guerres civiles, qui en exhaltant toutes les passions, corrompent les mœurs, et livrent les peuples au torrent du libertinage.

La Cause. Une longue expérience m'a démontré que le mêlange, la stagnation, la fermentation des semences de plusieurs hommes sains, dans un organe humide et chaud, tel que le vagin ou le *rectum*, ont été dans tous les tems, sont aujourd'hui et seront toujours les

seules causes des symptômes où effets Vénusalgiques.

Et en effet, si tout virus, ou quelque acrimonie que ce soit, appliqué à une partie quelconque peut et doit selon les lois constantes et générales de l'économie animale, y produire une irritation, une inflammation et en conséquence une secretion plus ou moins abondante de Mucus, c'est-à-dire un écoulement, pourquoi dans l'origine, le mêlange de plusieurs semences hétérogènes ne produirait-t-il pas une acrimonie, une inflammation une irritation vénusalgique? Mais ce n'est plus un problême à résoudre. L'observation à confirmé cette théorie. J'ai cité dans le premier chant de ce Poëme un fait que je déclare en mon ame et conscience, être une preuve irréfragable que la vénusalgie a pris naissance aux bras d'une vierge

saine et de quatre jeunes abbés, avec lesquels je vivais dans la plus grande intimité, et qui furent convaincus ainsi que moi que la vénusalgie n'avait eû chez eux d'autre cause que celle que je viens de lui assigner, parceque la jeune fille, avait toujours été irréprochable dans sa conduite, et ne donna pas même lieu au plus léger soupçon, de la part des jeunes-gens dont elle était la victime.

Je laisse à penser, quels doivent être les effets du libertinage, chez une courtisane qui se livre aux premiers venus, et ne termine le combat que faute de combattants, comme l'a dit Juvenal en parlant de Julie,

lassata viris necdum satiata recessit.

Si je n'étaye pas d'un plus grand nombre d'observations pratiques les assertions que je viens d'émettre sur l'origine de la Vénusalgie, c'est que mon

dessein n'est pas de faire un ouvrage licentieux, un nouveau *Tableau de l'Amour Conjugal*, mais un ouvrage utile aux jeunes gens bien nés, aux quels il suffira de montrer le danger, pour le leur faire éviter.

Dulcis adire Venus, tristis abire solet.
Ovid.

Le remède. L'anti-Vénusalgique que j'ai découvert est un végétal Saturé d'oxigène, fondant, et éminament dépuratif du sang et des humeurs. Je dois cette découverte, dont j'ai éprouvé les premiers effets, au seul instinct et à l'odorat d'une chienne de chasse, à laquelle j'avais inoculé la Vénusalgie, en introduisant dans le vagin un morceau d'éponge imprégné de virus Vénusalgique. Voici le fait:

En 1799 je fus obligé d'accoucher dans mon amphithéâtre, rue saint Jean de Beauvais à Paris, une femme infectée

de virus Vénusalgique, et je ne fis pas attention que j'avais une égratignure à la main. Malgré les précautions que je prenais d'enduire mes deux mains d'huile et de mucilage, je m'inoculai la maladie la plus complete, dont mon bras gauche portera toujours l'empreinte.

Après cet accident facheux, je repassai dans mon esprit les *Mille et une* Méthodes curatives. Elles sont innombrables, me dis-je, ce qui prouve qu'on n'a pas encore trouvé deveritable spécifique contre la Vénusalgie.

Le Mercure et ses préparations administrées, soit intérieurement, soit extérieurement font acheter bien cher une guérison souvent incertaine. Dailleurs tous les gens de l'art savent que le Mercure ne guérit pas par lui même la Vénusalgie, mais seulement à la faveur de l'oxigène dont il est le vehicule. Tous les artistes qui par état sont

obligés de faire usage de Mercure, les ouvriers qui travaillent aux mines d'où l'on extrait ce demi-métal, en connaissent le danger.

On a renoncé depuis long-tems au Ptialisme ou salivation, la plus cruelle des tortures.

Les fumigations sont insuffisantes pour la cure radicale, mais elles peuvent avoir d'heureux effets dans le traitement de la Vénusalgie, lorsquelle est compliquée avec le virus Psorique.

On ne peut compter sur l'usage des quatre bois sudorifiques, qui n'agissent en Europe que comme attenuans ou fondans.

L'alkali volatif a eû des succès entre les mains d'un homme de Génie, le Docteur Peryllhe. Mais de son propre aveu, on ne réussit pas toujours avec ce seul remède, administré même par des hommes à talent.

La Limonade oxigenée de M Alyon Pharmacien a opéré des merveilles dans un seul cas très-grave. Elle a guéri assez souvent la maladie récente, mais ce remède a échoué lorsqu'on devait le plus compter sur ses heureux effets. Du reste l'Oxigéne étant le principe de l'acidicité (1) le virus vénusalgique doit céder à un remède acide plutôt qu'à L'alkali volatif ou Concret.

Rebuté par le peu de succès des préparations mercurielles et des remèdes soit acides, fait alkalins, l'art eût recours aux végétaux. Le Docteur Poli de Blanchet a mis à contribution contre la Vénusalgie, depuis le Cédre jusqu'à

---

(1) Voyez ce que j'ai dit sur l'Oxigéne dans mon *Traité de la Vénusalgie* page 234. à Paris chez Patris, Imprimeur, Libraire, Rue de la colombe N. 4. en la Cité.

l'hysope sans songer, que le mêlange de tant de végétaux, en altère, en modifie, en dénature la propriété primitive, et qu'au lieu d'agir Simultanément, ils se neutralisent les uns les autres. Sa méthode peut donc n'être pas mauvaise, mais elle n'est pas meilleure que celles qu'il a combattues.

Le docteur Barthez dont j'ai été trois ans secretaire à Montpellier a employé sous mes yeux le traitement mixte, c'est-à-dire le concours de toutes les méthodes contre la Vénusalgie rebelle à chaque traitement particulier et n'a pas été plus heureux, dans quelques circonstances. Il est vrai de dire que les malades ne sont pas toujours réligieux observateurs du régime qu'on leur prescrit.

Enfin après quelques mois d'interruption la vénusalgie a cédé au seul usage des quatre bois sudorifiques ou plutôt

au tems qui fait justice de tout et qui permet aux remèdes antérieurs de développer leur activité.

Je ne parle ici ni du Rob de la ci-devant Faculté de Médecine de Paris, ni des poudres dont un certain Chevalier me confia l'administration (1) en 1790. mais je dirai seulement qu'un Poëte célèbre de mes amis, après avoir bû, pour ses péchés, environ deux barriques du véritable Rob, en deux ans, eût la jambe amputée et est mort à la fleur de son âge. Je dirai seulement que depuis que ma Diane a cassé les bouteilles du Rob véritable ou faux, la ci-devant Faculté de Paris, vend avec privilége des dragées, et un savon préservatif de la Syphilis. Mais, jeunes Girondins, ne vous fiez pas plus à ce

(1) Voyez l'histoire de ces deux remèdes dans mon Traité de la Vénusalgie, page 212.

merveilleux Savon, qu'aux redingottes de Condom, que le Gouvernement Anglais fit chasser de Londres, pour avoir menti si impudemment à la jeunesse et favorisé son libertinage.

Cependant atteint de la Vénusalgie et persuadé que l'instinct, et la perfection de l'odorat chez les animaux doivent être deux guides plus surs que toutes les analyses chimiques tentées sur les végétaux; que les animaux trouvent les remèdes les plus propres à la guérison de leurs maladies, dans les produits du règne végétal et que le végétal qui renferme la plus grande quantité d'oxigène, est le meilleur remède contre la Vénusalgie, j'imbibai de virus Vénusalgique un morceau d'éponge que j'introduisis le plus avant possible dans la vulve d'une chienne de chasse, à la quelle j'inoculai ma maladie.

Je ne fus pas trompé dans mon attente. l'animal trouva dans la valée de Montmoranci la plante salutaire qui devait nous guérir. Mais soit que le sol fut ingrat, soit qu'elle eût dégénéré loin de son pays natal, son usage ne produisait pas à mon gré tout l'effet que j'étais en droit d'en attendre, d'après l'avidité avec l'aquelle la fidèle compagne de mon infortune la cherchait et la dévorait. Plein d'espérance et du désir de me débarrasser d'un hôte si malfaisant, je partis pour la Suisse, riche Patrie des végétaux et je retrouvai dans les gorges du Valais ma plante chérie, dans le luxe et la force de sa végétation.

La Diane c'est le nom que ma reconnaissance donna à ce végétal, est comme je l'ai déjà-dit un excellent anti-Vénusalgique, saturé d'oxigène, fondant, éminament dépuratif du sang et des humeurs

Riche de ce trésor auquel je dois depuis quinze ans ma santé, ma fraîcheur, ma force athlétique, je parcourus la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, propageant partout ma doctrine sur les accouchemens, administrant ma Diane aux Amans de Vénus et chantant à la fois Lucine et Cypris.

Un Seigneur de Milan, dont j'avais refusé les honoraires qui m'étaient dûs, me fit présent d'un cachet en or, sur lequel etait gravé mon chiffre avec ces trois mots pour légende *LUCINA*, *VENUS*, *APOLLO*. j'amais cadeau ne me fut plus agréable.

Je partis de Milan à l'époque ou l'Europe coalisée sonna pour la première fois, en faveur de la France, la dernière heure de la Tyrannie.

LOUIS LE DÉSIRÉ, etoit remonté depuis un mois sur le trône de ses ancêtres

lorsqu'un prêtre marié qui cachait alors dans les bureaux de la Préfecture de police de Paris, la honte de son apostasie, me fit signifier au nom de M. M. Les Maîtres des Requêtes au Département de la Police le décret de l'Usurpateur du trône des Bourbons, contre les auteurs des remèdes secrets. Voici ma réponse à ces dignes Magistrats, dont ce Mathan salarié par l'École de Médecine de Paris avait surpris la Réligion.

Messieurs,

Toute loi qui porte atteinte aux propriétés et surtout à la propriété sacrée du Génie ne peut être que l'ouvrage d'un Tyran. C'est la verge de fer qui tôt-ou-tard plie ou rompt, dans la main du Cyclope qui la forgea. Tel est le décret contre les auteurs des remèdes secrets, rendu par l'Usurpateur du trône des Bourbons qui achetèrent

souvent le secret d'un remède, mais qui n'attentèrent jamais à la propriété de son auteur.

Louis XIV acheta à Helvétius Médecin, le secret de la racine d'Ipecacuanha, pour son usage et celui de ses sujets. Ce fut par sa libéralité, dit le Docteur Geoffroi, que l'usage de l'Epicacuanha devint public.

Le quinquina, dit le même auteur, serait encore inconnu en France, si Louis XIV surpris de l'heureux succès de toutes les expériences que l'on avait faites sur ce médicament et voulant procurer à ses sujets un aussi grand avantage n'eut rendu commune la manière d'administrer le quinquina, en donnant une grosse somme pour avoir la connaissance de ce secret. (1)

---

(1) Je connais un fébrifuge indigène moins dangereux que le quinquina, aussi efficace et qu'on se procure à peu de frais, car je l'administre gratuitement.

Philippe d'Orléans, Régent du Royaume acheta le secret du Kermés Minéral, et le fit publier en 1720.

Vous ne souffrirez pas sans doute, Messieurs, que sous le règne d'un Bourbon, des Corsaires armés par un Corse fassent la guerre au Génie et attentent impunément à ses propriétés. Reçu depuis 35 ans dans l'une des plus célèbres, Facultés de l'Europe; auteur de plusieurs ouvrages formant en tout seize volumes; et de nombreuses découvertes dans la science des accouchemens, je crois avoir de justes droits, à votre justice, à votre bienveillance et à votre protection.

J'ai l'honneur d'être.

Un savant distingué, l'un des Maîtres des Requêtes au Département de la Police en 1814, Monsieur Hericard de Thury, m'invita à passer dans son

cabinet et me dit au nom de Messieurs ses Collégues, en présence de l'ex-prêtre, agent de l'Ecole de Médecine, vous pouvez aller en avant. Les Bourbons toujours justes, toujours eux mêmes savent respecter les personnes et les propriétés.

Je jouissais enfin en paix sous le règne de *Louis le Désiré*, du fruit de mes veilles et de mes sacrifices, lorsque le Corse échappé de l'Isle d'Elbe vint souiller de sa présence la Capitale indignée, de le voir profaner encore le trône des Bourbons. L'anti-Prêtre me fait de nouveau signifier le Décret d'usurpation, voici ma réponse.

Docile instrument de l'Envie,
Corse je ris de ton décret.
Un Tyran peut m'ôter la vie,
Et non m'arracher un secret.

La prudence exigeait que je n'atendisse

pas la réponse à ce quatrain dans mon domicile à Paris. J'en sortis le 6 mai 1815 dans la nuit, et à la faveur d'un travestissement assez grotesque, j'arrivai en peu de jours dans la commune de saint Gilles (Gard) petite ville entièrement devouée à la cause sacrée de la dynastie des Bourbons. Cependant la minorité des Bonapartistes de ce pays me dénonca au Général Gilly comme ayant fait arborer le drapeau blanc, et empêché les conscrits de partir pour la Boucherie de Waterloo, en conséquence deux cents gardes Urbaines me trainèrent dans les prisons de Nismes le 17 Juin, et ce n'est que par une espèce de prodige que je traversai les flots de la populace dont les excès ont depuis revolté la France. Voici la copie légalisée de mes deux écrous.

Extrait des régistres des prisons du Palais de l'arrondissement de Nismes.

Lan mil huit cent quinze et le dix sept juin, fut écroué provisoirement Jean François SACOMBE, MÉDECIN *par Vigouroux, maréchal des logis de la Gendarmerie de Nismes.* signés *Vigouroux, Tortin.*

L'an mil huit cent quinze et le dix neuf juin, J. Antoine Tortin, gardien de la Maison d'arrêt de l'arrondissement de Nismes, certifie que le sieur Joseph Medaille, huissier, ma remis le nommé jean François Sacombe, âgé de cinquante cinq ans, Médecin, natif de Carcassonne, habitant actuellement à saint Gilles, prévenu d'avoir tenu des propos contre le Gouvernement, et d'avoir répandu des bruits mensongers dans la vue d'empêcher le départ des militaires appelés à l'armée et d'être l'un des instigateurs d'un attroupement qui a eû lieu à saint Gilles, le onze du courant, dont le but était de

s'insurger contre l'autorité et les militaires retraités, envoyés à saint Gilles, pour obliger les Déserteurs à rejoindre leurs corps; et sur l'exhibition du présent mandat de dépôt, décrété par M. le Juge d'instruction de l'arrondissement de Nismes, j'ai en présence et assistance du dit Sieur Joseph Médaille, huissier, écroué sur le présent régistre, le dit Sacombe, conformément à la loi, ayant à cet effet dressé et signé le présent acte d'écrou, le tout avec le dit Sieur Médaille dont acte. Signés, *Médaille huissier, Tortin concierge.*

Certifié par moi Gardien, conforme au régistre; Nismes le 23 Novembre 1815 signé Talagrand. A la Mairie de la ville de Nismes, chef lieu du département du Gard, pour la légalisation de la signature, Talagrand, apposée d'autre part; Nismes le 23 Novembre 1815; Signé le Maire, Marquis de Vallongue.

Vû pour la légalisation de la Signature de Mr. de Vallongue Maire de la bonne Ville de Nismes. A Nismes le 7 Décembre 1815. Signé le Marquis d'Arbaud Jouques, Préfet du Gard.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot des effets de la Diane et du moyen d'en faire usage.

On la prend en substance ou en décoction.

Prise en poudre le matin à jeûn dans une tasse de chocolat, de café au lait, ou de bouillon gras, elle fond les humeurs, les attenue et les chasse plutôt ou plus tard par les premières voies. On déjeune une heure après l'avoir prise ; on vaque à ses affaires ; on va promener et on oublierait qu'on la prise, si elle ne donnait des signes sensibles de son effet.

La Diane prise de la manière que

nous venons de l'indiquer, deux fois par mois, à quinze jours d'intervalle tient lieu d'un vésicatoire ou d'un cautère qu'on est obligé d'établir.

On peut également se débarrasser en tout tems sans danger, d'un éxécutoire dégoutant et douloureux, avec la même dose de Diane, agréable au gout et à l'odorat.

Enfin la Diane prise en substance, une seule fois par mois, a triomphé de ces maladies chroniques dont la cause échappe souvent à la sagacité des praticiens les plus expérimentés.

La Diane prise en décoction guérit la Vénusalgie la plus invétérée; souvent même je la donne en substance et en décoction, lorsqu'il sagit de combattre à la fois les vices du sang et de la Lymphe.

Quant aux signes ou symptômes de

la Vénusalgie. Leur traitement doit varier suivant l'âge, le séxe et le tempérament du sujet, atteint de cette maladie.

La Diane en substance et en décoction se conserve des années entières et se transporte même au de là des mers sans rien perdre de son efficacité, puisque sa base est l'oxigène principe de l'acidité.

A l'exemple de Fracastor, j'ai consacré dans la langue des Dieux, la maladie qu'il appelle *syphilis* de *Sus* cochon et *filos* ami; ami du cochon qui se vautre dans les plus sales voluptés, comme le cochon se vautre dans la fange.

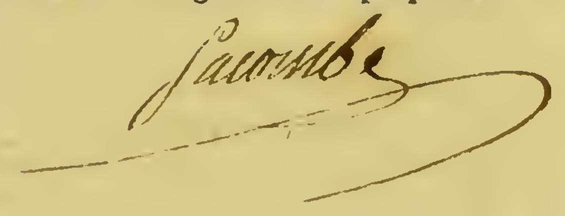
Syphilus dans le Poëme de Fracastor est un berger qui par son impiété et ses imprécations contre Apollon, attira sur lui et sur tous les sujets du Roi Alcinoüs son maître, le fléau de la Vénusalgie.

Braves Girondins, un enfant d'Apollon vient détourner de vous ce fléau et vous dit avec Fracastor; Lecteur ne dédaigne ni mes vers ni mes médicamens. Apollon fit autrefois ses délices de la Poësie et de la Médecine.

Ne nostros contemne Orsus, medicum que laborem.
Quid quid id est. Deus hœc quondam dignatus Apollo est.

FRAC-Syphilis. Lib. I.

(Nota) Tous les exemplaires de cet ouvrage seront munis, au bas de cette page, de la signature de l'Auteur, à qui la loi en garantit la propriété.



VÉNUS
ET
ADONIS.

CHANT PREMIER,

Je chante la Vénusalgie.
Je vais apprendre à l'Univers ;
De cette horrible maladie,
La cause et les effets divers.
Je dis, que cette Lèpre immonde ;
Œuvre des Dieux et de Cypris,
Depuis la naisance du monde,
Du libertinage est le prix.
Enfin mon art offre un remède ;
Produit du règne végétal,
Plus efficace et moins fatal,

Par l'oxigéne qu'il posséde,
Que ce fameux demi-métal,
Remède pire que le mal.
  De Fracastor Muse divine,
Sois moi propice ainsi qu'à lui,
Descends de la double colline,
Guide mes pas, sers moi d'appui.
  Toi Souveraine d'Amathonte,
Qui ne connus jamais la honte,
De mes vers ne t'offense pas,
Je rends hommage à tes appas,
  Des Déesses la plus jolie,
De tous les Dieux fut la folie;
Chacun d'eux voulut en goûter,
Et leur mêlange prolifique,
Enfanta la Syphilitique,
Des Enfers même à redouter.
  Leur Messager le beau Mercure,
Sur lui d'abord en fit la cure,
Et de ce mal contagieux
En payant, guérit tous les Dieux.
  Seul de l'Olympe le grand Maître,
Au traitement subi par eux,
De peur de trop se compromettre,

Ne voulut jamais se soumettre ;
Mais sans égard, et sans pitié,
Pour se venger de sa Moitié,
De ce mal, à sa chaste épouse,
Méchante, orgueilleuse et jalouse,
Jupin infusa la moitié.
Dans l'état le plus pitoyable,
Junon conçut et mit au jour,
Un enfant ... Un monstre effroyable ;
Horreur du céleste séjour.
Epoux cruel et mauvais père,
Dans un noir accès de colére,
Jupiter d'un seul coup de pied,
Lança du séjour du tonnerre,
Son malheureux fils sur la terre.
Vulcain, perclus, estropié,
Comme il peut se traîne à Lipare ;
Où Forgeron ce Dieu prépare,
Les forceps et les bistouris,
Pour les accoucheurs de Paris.
On dit, que depuis qus j'exerce ;
Vulcain se plaint avec raison,
Que cette branche de commerce,
Languit et n'est plus de saison.

Cependant au séjour céleste ;
Vénus, n'a plus d'adorateurs,
De ses faveurs le don funeste,
Pour elle a glacé tous les cœurs ;
On fuit sa coupe enchanteresse,
On craint ses baisers ravissans,
Qui dans une amoureuse ivresse
Portent le feu dans tous les sens ;
Et dont le terrible incendie,
Métamorphose en maladie,
Les plaisirs les plus innocens.
Apollon qui connait la cause
Du mal par Vénus enfanté :
Déesse de la volupté,
Pardonnez, lui dit-il, si jôse,
Vous dire enfin la vérité.
Je le dois par reconnaissance,
Le mal qui détruit la santé
Et dont l'Olympe est infecté,
Nait de l'excès de jouissance.
Dans vos bras il a pris naissance ;
Le fils de Maïa la dompté.
O Déesse de la beauté !
Dans l'état funeste où vous êtes

Vous ne ferez plus de conquêtes,
Si vous dédaignez mes secours.
Amant ingrat, un tel discours,
De ta part m'offense et m'étonne,
Non, non, jamais fils de Latone,
A ton art je n'aurai rècours.
Apprends Dieu de la Médecine,
Que de ta science divine,
L'Olympe affranchit la Beauté.
Vénus par tant d'affreux symptômes
Apprend aux dieux, apprend aux hommes,
Les dangers de la volupté.
Ainsi sans pudeur et sans honte,
La Souveraine d'Amathonte,
Insulte aux dieux Vénériens.
Et de l'Olympe sur la terre,
Vole avec Mars Dieu de la guerre,
Fendant les flots aëriens.
Mars, revêtu de son armure,
Effraya d'abord les mortels,
Mais Vénus prenant sa ceinture,
Vrai chef-d'œuvre de la nature,
Lui fit eriger des autels.
Au sein de la plus douce ivresse,

L'amant heureux et sa maîtresse,
Coulaient des jours délicieux.
Les Jeux, les Ris, de leurs demeures,
Pour eux avaient chassé les heures,
Ils se croyaient encore aux cieux.
Et cependant en dépit d'elle,
Vénus à son amant fidele,
Devint enceinte de l'Amour.
Ainsi, pour mieux troubler la terre,
Le terrible Dieu de la guerre,
A Cupidon donna le jour.

Lassé du terrestre séjour,
Et de la Reine de Cythere,
A qui Vulcain faisait sa cour,
Mars fuit et le Dieu du mystère,
Fut seul Intendant à la Cour.

Aussi libertin que sa mère,
Et plus à craindre que son père,
Toujours armé de traits vainqueurs,
D'un faible enfant jouant le rôle,
En tapinois le petit drole,
Se plait à déchirer les cœurs.
Il vit de troubles et d'alarmes,
Sourit, quand on verse des larmes,

Et lorsqu'on lit versé des pleurs.
Malgré lui la plus vive joie,
Soudain sur son front se déploie,
Au récit des plus grands malheurs.
Aux époux, aux amans fidèles,
Le fourbe prête ses deux aîles,
Et leur apprend à voltiger :
Puis, aux amantes, aux épouses,
Que le traître a rendu jalouses,
Il conseille de se venger.
Mais leur en voilant le danger,
Tantôt il les rend infidèles,
Et ce petit mauvais vaurien,
Après avoir abusé d'elles,
Fait tremper ses flèches cruelles,
Dans le virus vénérien.
Tantôt dans leurs mains criminelles,
Il met un poignard aiguisé,
Où quelque poison déguisé.
Dont les atteintes sont mortelles ;
Mais qui peut compter ses forfaits ?
Les histoires de tous les âges,
N'ont pas encore assez de pages,
Pour nombrer les maux qu'il a faits.

C'est sous le voile du mystère,
Que ce ministre de Cythère,
Aux autels fumans de Vénus
Entraine les premiers venus.
Là, son auguste ministère,
Est de stimuler les Désirs,
Les Jeux, les Ris et les Plaisirs.
A la lueur de cent bougies,
Bacchus préside à ses Orgies,
Et dans leur impudique ardeur,
Les Prêtresses échevelées,
Parmi les Satyres mêlées,
Font maint outrage à la Pudeur.
Mais la Déesse de ce temple,
A force de lubricité,
A mérité par son exemple,
Le prix de l'impudicité.
Vénus en attraits accomplie,
Pour mieux jouir se multiplie
Au gré de ses adorateurs ;
Par la jouissance embellie,
Elle ajoute aux propos flatteurs,
Les baisers les plus séducteurs.
Sa bouche vermeille et jolie,

Darde leur flamme au fond des cœurs ;
Elle refuse, elle supplie,
Et couronne enfin sa folie,
Par ses *Mille et une* faveurs.
Mais tant de faveurs renaissantes,
Usaient les forces impuissantes
Des mortels les plus vigoureux,
Et dans le commerce amoureux,
Disait la Reine d'Amathonte,
En ce bas et terrestre lieu,
A ce jeu, pour trouver mon compte ;
Il faut dix hommes pour, un Dieu.
Vénus de sa lubrique fête,
Qui ne pouvait durer toujours,
Lasse, sans être satisfaite,
Au bout d'un mois et quelques jours ;
Terminait á regret le cours,
Pour forger de nouvelles chaînes ;
Et donner le tems aux Amours,
D'aller dans les plages lointaines,
Publier les fêtes prochaines.
Cependant voici le discours,
Que tint la Reine de Cythère,
Au Dieu Bacchus son secretaire.

Cher amant, à toi j'ai recours ;
Je compte assez sur ta tendresse,
Pour obtenir un prompt secours.
Des humains tu vois la faiblesse,
Elle m'humilie, elle blesse
L'orgueil de la Divinité ;
Donne à la faible humanité,
Quelque soutien dans son ivresse ;
Qui puisse dompter sa paresse,
Dans les bras de la Volupté,
Une boisson enchanteresse,
Un doux nectar, une liqueur,
Qui passant de la bouche au cœur ;
Allume le sang dans ses veines,
Et pour lui ne rende pas vaines,
Les douces faveurs de Cypris,
Dont les Dieux ont senti le prix.

Tout mon bonheur est de vous plaire ;
Répond Bacchus : et quel salaire
Payera jamais un seul regard,
De vos bontés à mon égard ?
Comptez sur ma reconnaissance.
L'auteur chéri de ma naissance,
Arbitre souverain des Dieux,

Soumit la terre à ma puissance,
Quand ses enfans audacieux,
Eurent escaladé les Cieux.
Je lui confierai la semence,
Des ceps de vigne précieux,
Apportés de l'Inde en ces lieux.
De leur fruit, j'extrairai l'essence.
Avec ce suc délicieux,
Des mortels, je ferai des Dieux.
Il dit : et d'un seul de ses signes,
Téllus fit croître mille vignes,
Qui pour peupler tous les côteaux,
Se marièrent aux ormeaux.
Chypre où Vénus fut adorée,
Rendit hommage au Dieu du vin.
Chypre dans sa coupe dorée,
Savoura son nectar divin.
Et les amans de Cythèrée
Ne le sablérent pas envain.
Gloire, honneur, au Dieu de la Treille,
Dont la liqueur douce et vermeille
A distillé tant de beaux vers!
Honneur, et gloire au dieu d'Horace,
Dont la Muse pleine de grace,

A parcouru tout L'Univers ;
En chantant les bienfaits divers,
De la vieille urne de Falerne,
Qui mieux que la docte Salerne,
Chasse les maux et les revers,
Change en doux printems les hivers ;
En retraçant à la vieillesse,
Les jours heureux de la jeunesse,
Dont le souvenir nous rend verts.
Honneur et gloire, au vieux Siléne,
Compagnon d'armes de Bacchus,
Qui chez les Indiens vaincus,
S'ennivrait à perte d'haleine.
Gloire, honneur au fils de Vénus,
Qui par son amour pour la vigne,
Dieu des jardins, s'est montré digne,
D'être né d'elle et de Bacchus !
Cependant la vendange est faite,
Les premiers raisins sont foulés,
Et dix jours à peine écoulés,
Vénus a proclamé sa fête.
Chacun aspire à sa conquête ;
Ses adorateurs sont nombreux,
Egyptiens, Scythes, Hébreux,

Pour jouir d'une fête immonde ;
Volent des deux pôles du monde ;
Les uns pour boire avec Bacchus
Une liqueur enchanteresse ;
Les autres, pour y voir Vénus
Et jouir d'une double ivresse,
Au sein des Plaisirs inconnus.
Mais l'infernale maladie,
Dans le sang encore engourdie ;
Grace à la bachique liqueur,
Va passer des veines au cœur ;
Du cœur dans toutes les artéres ;
Où ses atômes délétéres,
Acquérant de nouveaux ressorts ;
Viendront infecter tout le corps.
Mais voilons les affreux mystères
Et de Bacchus et de Cypris,
Dignes du plus profond mépris.
Révolté de leur inconduite,
Le père des Dieux, des mortels ;
Allait renverser leurs autels,
Quand par lui Vénus fut réduite,
Pour calmer son juste courroux,
D'accepter Vulcain pour époux,

Des mains de son fils l'hyménée ;
Qui joignit à sa destinée
Le Dieu le plus hideux de tous.
Mais le puissant Dieu de la guerre ;
Pour charmer ses cruels ennuis ,
Des Cieux descendait sur la terre ,
Et dans ses bras passait les nuits.
Vulcain se douta de l'affaire ,
Quitta sa forge et les surprit ,
Mais au lieu de les laisser faire ;
Comme eût fait un homme d'esprit,
Il leur fit une espiéglerie,
Bien digne d'un mari jaloux ,
Et qui rendit son vain courroux
Un digne objet de raillerie.
Il les enferma tous les deux
Dans une grille imperceptible ;
Dont Mercure , à leur sort sensible
De sa main vint briser les nœuds.
Vénus abhorra l'hyménée ;
Des enfans qu'elle mit au jour
Elle ne chérit que l'Amour ,
Priape et l'hypocrite Enée ,
Qui vint sur le bord Tyrien ;

Donner le mal vénérien ;
Qu'il tenait de son père Anchise
A la malheureuse Didon,
Dont le perfide Cupidon,
D'un trait abusa la franchise.
Aussi ce petit Dieu malin,
Fut-il bien puni de sa mère,
Qui par une douleur amère,
De Psyché finit le destin.
Vénus au superbe festin
Et de Téthis et de Pélée,
Par les Dieux et par le destin ;
Ne fut pas, dit-on, appelée.
Pour la venger de ce mépris,
La Discorde jetta la pomme,
Fruit d'or, où ces mots sont écrits ;
De la plus belle, elle est le prix.
Sera-ce un Dieu, sera-ce un homme
Qui rendra ce grand jugement ?
C'est Paris berger de Phygie,
Paris qui, dans la Théssalie,
D'Héléne fut l'illustre amant.
Le beau Paris voit les Déesses
Minerve, Junon et Cypris.

Mais la Vénus aux belles fésses;
A ses yeux mérita le prix.
Elle eût la pomme. En récompense,
Que donna-t-elle au beau Paris?
Ses faveurs, et qu'on me dispense encor
De dire encor ce que l'on pense,
Un extrait de la Syphilis.
De Vénus le culte commode,
Fut bientôt le culte à la mode.
Aimer et boire du bon vin,
Fut partout le culte divin.
En dépit du Dieu du tonnerre,
Partout, au sèjour des mortels
Vénus, Bacchus, Dieux de la terre;
Eurent en tous lieux des autels.
Jupin eût beau Noyer le monde
Dans un déluge universel,
Le peu qui s'échappa de l'onde,
N'en devint que plus criminel.
Jupin eût beau bruler Sodôme,
Affreuse, excécrable Cité,
Séjour de l'impudicité,
Ou par fois la femme était homme,
Et même sans nécessité,

Par un commerce plus infâme,
L'homme à son tour devenait femme;
Au sein de la lubricité.
Excepté Lot, assez bon homme,
Qui se sauva, je ne sais comme,
Et dont par un destin cruel
La chaste épouse devint Sel.
  Aussi, pourquoi se tournait elle;
Pour une simple bagatelle,
Au mépris d'un ordre éternel ?
Alors, le Maître du tonnerre,
Qui ne jura jamais envain,
Dit à son fils le Dieu du vin.
  Je ne veux plus noyer la terre;
Ni la consumer par le feu,
Pour les méchants, ce n'est qu'un jeu;
Vénus m'a donné sa parole,
De les infecter de V.***
Jusques dans la moëlle des os;
Sans les submerger par les eaux.
Toi, mon fils, rends la plus hâtive;
Plus meurtriere et plus active,
En noyant dans des flots de vin
Tous ceux qui contre le déluge,

Auront trouvé quelque refuge,
Et que j'ai poursuivis en vain.
Seuls débris de l'espèce humaine,
Sem, Cham, Japhet vont chez Vénus,
Qui pour eux loin d'être inhumaine,
Leur dit : soyez les bien venus.
Avant la fin de la semaine,
De l'Univers le grand domaine,
En trois lots sera partagé.
Sem, de vous trois le plus âgé,
Aura la vaste et riche Asie;
Cham, l'Europe que j'ai choisie,
Et Japhet, le plus jeune enfin,
L'Afrique. Hors l'Occéan sans fin,
Qui des trois, sans aucun partage,
Sera le commun héritage.
Voila les dons que je vous fais.
Bacchus ajoute à mes bienfaits
De ses présens le plus insigne,
L'art de planter partout la vigne;
D'en cueillir le fruit précieux,
Pour un nectar délicieux.
Maîtres de la machine ronde,
Dressez des autels á Vénus,

Partout, sur la terre et sur l'onde;
Ainsi qu'elle, honorez Bacchus.
  Soudain la Syphilis immonde,
Par eux infectant l'Univers,
Nouveau Prothée, en maux féconde,
Se cache sous des noms divers;
C'est l'Elephas de l'Arabie;
Le Liquen de la Barbarie;
La Lèpre infecte des Hébreux,
Assemblage de maux affreux.
Surtout aux sources de la vie.
  C'est le Feu-Persan des Indous;
Dont l'ardeur les consume tous.
Sivvin de la Scandinavie,
Ce mal au nord n'est pas plus doux.
Chez nous, c'est la Syphilitique.
L'Yaws au rivage d'Afrique.
Le mal anglais, au Canada,
Fléau qui de l'Inde aborda.
Enfin la V.*** ou la Gorre,
Qui seule est la boëte à Pandore.
  J'en appelle aux grands Médecins,
Qui connaissent les livres saints.
Comment donc faut-il que je nomme,

Le mal affreux qu'eût ce saint homme ;
Dont les chairs tombaient par lambeaux ,
Et dont l'odeur cadavéreuse ,
Par leur exhalaison affreuse ,
Attirait les vers des tombeaux ?
Comment donc faut-il que je nomme
Le mal de ce Roi pénitent ,
Qui dans un verset de son pseaume
Nous dit d'un ton bien répentant ,
Et je l'en crois sur sa parole,
Comme le foin , mes os séchés ,
Tristes jouets des fils d'Eole,
Ont bien expié mes pêchés ,
De ma chair ils sont détachés?
Au Roi David par la V.***
Ces aveux étaient arrachés.
  Fracastor , en effet s'amuse ,
Quand il dit , à sa docte Muse ,
Que le fléau vénérien ,
Provient d'un vice aërien.
D'un Poëte , c'est un beau songe ;
Je lui sais gré de ce mensonge ,
En faveur de la Syphilis ,
Dont les vers nobles et polis ,

Sont beaux et dignes qu'on les louë;
Le Chantre même de Mantouë,
Les aurait trouvés très jolis.
Mais que d'Auteurs, en conscience,
Parlant du mal vénérien,
Ont fait abus de la science!
Qui prouve trop ne prouve rien.
Tel est Astruc qui d'Amérique,
Fait venir ce mal sur les flots;
Débarqué par les matelots,
Aux Français, il le communique,
Delà, le mal américain.
A Naples, c'est le mal de France,
En France, il est Napolitain.
A Madrid, c'est le mal d'Afrique,
Mal de Madrid, chez l'afiicain.
En Portugal, Ibérien.
Moi, je dis qu'il est endémique,
Partout ou Vénus impudique,
Sans honte, aux dieux, comme aux mortels
Se prostitue à ses autels.
Voici la preuve manifeste,
Du fait que je mets en avant,
Et que j'observai très souvent.

Foi de Médecin, je l'atteste.
Sophie, à peine à dix sept ans;
Avait la fraîcheur du printemps;
Teint vermeil de lys et de rose,
Bouche petite, à demi close
Pour laisser entrevoir des dents,
Plus blanches que le blanc ivoire,
Gorge d'albâtre et gaze noire,
D'où l'œil pénétrait au dedans.
Taille de Nymphe et beau corsage,
L'œil vif et pétillant d'esprit,
Sophie était jolie et sage.
Sans biens, sans état, elle apprit;
Sous les yeux d'une vieille tante,
Dont elle surpassa l'attente,
A faire à Messieurs les curés,
Soutanes et bonnets carrés.
Frocs, surplis, aubes et ceintures;
Et mille autres chastes parures.
Un jeune abbé s'introduisit
Dans la boutique de Sophie;
L'Amour je crois l'y conduisit.
Comment veut-on qu'on se défie,
D'un Amour en petit colet.

Qui par ses discours édifie,
Et dont la tante rafolait.
Bref, l'abbé vient, voit, parle et plait.
De Sophie il tourne la tête,
Et partout fier de sa conquête.
Comme César, il vint, il vit,
Plut à Sophie et la vainquit.
Mon Héros, qui dans un Chapitre,
A porté la crosse et la mître,
N'était pas novice en amour,
Car c'était un abbé de cour.
Un dimanche la bonne tante
Chantait ses vêpres en latin,
Quand l'abbé que le démon tente,
Se livre à son heureux destin.
Il vient. Sophie ouvre la porte,
L'abbé la referme aux verroux,
Et puis se jette à ses genoux,
Fort de l'amour qui le transporte.
Elle veut se mettre en courroux,
Et ne peut point. Il est si doux!
Puis elle n'est pas la plus forte,
Et la moins forte a le dessous,
Dans un combat de telle sorte.

D'ailleurs, l'historien rapporte;
Que sa Sophie en ce moment,
(Dirai-je cruel, ou charmant?)
Ainsi qu'une Grace ingénue,
En toilette était presque nuë.
Soupirs, sanglots, larmes, sermens,
Bref, tous les vieux tours des amans
Sont mis en jeu. Que nous importe?
Au fait, au fait. L'Amour l'emporte,
Et lui ravit, pour son bonheur,
Ce que le séxe appelle honneur.

Mon abbé dans son séminaire,
Séjour de tristesse et d'ennui,
Avait trois amis avec lui,
Qui marmottaient leur bréviaire;
Quand le front ceint d'un myrthe vert;
Et d'un noble sang tout couvert,
Il vint leur conter son histoire,
Et son amoureuse victoire.

Pour vous prouver mon amitié;
Avec vous de ma jeune amante,
Fraîche et jolie, aimable, aimante;
Je prétends jouir de moitié.
L'amitié nous unit ensemble,

Que l'Amour aussi nous rassemble.
Le Traité fut signé par eux,
Et ratifié par Sophie,
Qui crut que la Philosophie,
Consiste à faire des heureux.
Avant leur Acte de Licence,
Nos Bacheliers étaient très sains,
Sophie aussi. La jouissance
Les mit aux mains des médecins,
Et son excès, donna naissance,
A mille effets vénériens.

CHANT DEUXIÈME.

D'un mal, aux humains plus funeste;
Plus redoutable que la Peste,
Ma chaste Muse, en peu de vers,
A dit la source à l'Univers.
Des vénusalgiques atômes,
Je vais décrire les symptômes;
Et par leurs effets peu connus,
Inspirer l'horreur de Vénus.
Attelés au char de lumiere,

Les chevaux de l'astre du jour,
Des cieux parcourant la carrière
Six fois à peine ont fait le tour,
Que cette affreuse maladie,
Qui sourdement minait le corps,
Par le plus horrible incendie,
Tout-à-coup se montre au dehors.
Ainsi la plus faible étincelle,
Qu'un corps combustible recelle,
Serpente et mine sourdement,
Quand la flamme aux cieux elancée,
Plus rapide que la pensée,
Brille et consume un monument.
D'abord aux sources de la vie,
De Vénus la nocturne envie,
Fait éprouver une cuisson.
La verge alors envenimée,
A travers l'urètre, enflammée,
Distille un jaune et verd poison.
Les deux aînes souvent grossissent,
Malgré les bains et la boisson,
Sous le doigt par dégrès durcissent,
Et ces deux bubons ou P.**
S'ouvrent en ulcères malins.

Si l'art bientôt ne rémédie,
A cette prompte maladie.
Ses progrès vont toujours croissant ;
Et contre ses affreux ravages,
Chez les peuples les plus sauvages,
L'art d'Apollon fut impuissant.
Je frémis, à la seule idée
Des tableaux que je vais tracer.
Par leur esquisse intimidée,
Ma Muse hésite à commencer.
Dieu puissant de la médecine,
Et vous aussi docte Lucine,
A qui j'ai consacré mes chants ;
Soutenez mon faible courage,
Daignez protéger mon ouvrage,
Contre les efforts des méchants.
Du mal de Vénus, quand Mercure,
Aux mortels indiqua la cure,
Ceux que sa rage avait atteints,
Eprouvaient presqu'à l'instant même,
Un engourdissement extrême,
Le teint blême et les yeux éteints,
Des Dieux implorant l'assistance,
Sans en obtenir du secours.

Ils trainaient leur faible existence,
Et les accusaient d'être sourds.
Cependant ce fléau térrible,
Se dévéloppant par accès,
Faisait d'insensibles progrès,
Lorsqu'une explosion horrible;
A travers les pores du corps,
Le faisait jaillir au dehors.
Les pieds, les mains, le tronc, la face,
Du corps la hideuse surface,
Etait couverte de rubis
Gorgés d'une liqueur muqueuse;
Qui bientôt devenait visqueuse,
Et dégouttait sur leurs habits.
On voyait souvent les malades;
Couverts de fraises de ragades,
A la nature abandonnés,
Sans yeux, sans oreilles, sans nez;
N'offrant de l'humaine structure,
Que quelques membres décharnés.
Une bouche, dont l'ouverture
Ne rendait que de frêles sons,
Au milieu des exhalaisons,
De la fosse la plus impure.

Souvent de leur corps empesté ;
Jaillissait une humeur épaisse,
Qui de consistance de graisse,
Durcissait en callosité.
  Telle on voit, de l'écorce humide
De quelques arbres résineux,
Découler une humeur limpide,
Qui se transforme en suc gommeux.
  Une victime infortunée,
De ce mal dépopulateur,
Tantôt regretait d'être née,
Et tantôt de sa destinée,
De ses jours accusait l'auteur.
  Un autre au printemps de son âge,
De son teint voit fâner la fleur.
Il analyse avec douleur,
Les traits hideux de son visage,
De sa fin funeste présage,
Et pour comble affreux de malheur,
De sa voix n'ayant plus l'usage,
Il fait mille imprécations,
Et de ses funestes désastres,
S'en prend aux DIEUX, s'en prend aux astres
Aveuglé par ses passions.

Ami constant de l'infortune,
Le sommeil ne l'est plus pour lui ;
Loin de sa demeure il a fui.
La nuit trop lente, l'importune,
Et vient accroître son ennui.
Autour de lui, quand tout sommeille ;
Pour souffrir, le malheureux veille,
Et le Dieu même du repos,
Lui refuse ses doux pavots.
L'aspect de la naissante Aurore ;
Le lever de l'Astre du jour,
Dont le char, de ses feux redore
L'humble sommet de son séjour.
Le beau tapis vert des campagnes ;
Que borde un cercle de montagnes,
La plus riante des saisons,
Les troupeaux, loin des bergeries,
Bondissant au sein des prairies,
Les ruisseaux bordés de gazons,
De la plaintive Philomèle
Les doux accens, les tendres sons ;
Ses mélodieuses chansons,
En voyant roucouler près d'elle.
Deux tourteraux, couple fidèle,

Dont les amoureuses leçons ;
Le rendront toujours le modèle ;
Des amans, des époux heureux,
Lassent ses oreilles, ses yeux.
Pour lui la nature éclipsée,
Dans l'intervalle des douleurs,
Ne vient offrir à sa pensée,
Que le tableau de ses malheurs.

Au sein de l'antique Ausonie,
Autrefois vivait un Chasseur,
Sur qui la savante Uranie,
Plaça l'étoile du bonheur.
Vingt ans composaient son jeune âge.
Son naturel plein de douceur,
L'avait rendu du voisinage,
A la fois, l'amour et l'honneur.
Les Dieux avaient sur son visage,
Peint tous les traits de la Beauté.
Né sans orgueil et sans fierté,
Son port, son air, son doux langage,
Tous les traits de l'humanité,
Retraçaient une Déité,
Dont il semblait être l'image.
En proie à d'innocens désirs,

Ami constant de l'infortune,
Le sommeil ne l'est plus pour lui;
Loin de sa demeure il a fui.
La nuit trop lente, l'importune,
Et vient accroître son ennui.
Autour de lui, quand tout sommeille;
Pour souffrir, le malheureux veille,
Et le Dieu même du repos,
Lui refuse ses doux pavots.
L'aspect de la naissante Aurore;
Le lever de l'Astre du jour,
Dont le char, de ses feux redore
L'humble sommet de son séjour.
Le beau tapis vert des campagnes;
Que borde un cercle de montagnes,
La plus riante des saisons,
Les troupeaux, loin des bergeries,
Bondissant au sein des prairies,
Les ruisseaux bordés de gazons,
De la plaintive Philomèle
Les doux accens, les tendres sons;
Ses mélodieuses chansons,
En voyant roucouler près d'elle.
Deux tourteraux, couple fidèle,

Dont les amoureuses leçons ;
Le rendront toujours le modèle ;
Des amans, des époux heureux,
Lassent ses oreilles, ses yeux.
Pour lui la nature éclipsée,
Dans l'intervalle des douleurs
Ne vient ...

... port, son air, son doux langage,
ous les traits de l'humanité,
etraçaient une Déité,
ont il semblait être l'image.
n proie à d'innocens désirs,

Sa noble et bouillante jeunesse;
Ne connaissait d'autres plaisirs,
Que de guider avec adresse,
Deux coursiers attelés au char,
Ou de surpasser en vitesse
Le sanglier qu'une meute presse,
Afin de le percer d'un dard.
  Aimables Nymphes des campagnes,
Il était l'objet de vos vœux;
Vous le suiviez sur les montagnes,
Vous bruliez d'être ses compagnes,
Mais sourd, à vos tendres aveux,
De l'hymen il fuyait les nœuds.
  Pleurez, pleurez, jeunes Dryades,
Pleurez: la cruelle Cypris,
La mis au rang de ses malades,
Pour se venger de ses mépris.
Dryades, écoutez l'histoire,
Du jeune et charmant Adonis,
Je vais transmettre à la mémoire
Les effets de la Syphilis.
  Loin des beaux champs de l'Italie
Pour pleurer à loisir Psyché
Dans les bois touffus d'Idalie,

L'Amour un jour s'était caché ;
Là, seul sans carquois et sans armes ;
Sur son urne à demi penché,
Que ses yeux arrosaient de larmes,
Cupidon appelait Psyché.
Vénus l'entend : contre ta mère,
Auteur de ta tristesse amère,
Mon cher fils, ne sois point faché.
Long-temps, envain je t'ai cherché,
Pour implorer ton indulgence.
Tu me refuses un baiser ?
Puisque rien ne peut t'appaiser ;
Exerce sur moi ta vengeance.

Mais pour obtenir son pardon ;
Vénus usant d'un peu d'adresse,
Sur ses genoux prend Cupidon,
Lui fait caresse sur caresse,
Et dans un heureux abandon,
Au sein de la plus douce ivresse ;
D'un ecrin elle lui fait don.
Mais tandis que Vénus le presse ;
Pour lui témoigner sa tendresse,
Le traître jusqu'au fond du cœur,
Plonge à sa mère un trait vainqueur.

Le seul qui pouvait la soumettre;
Au pouvoir de son propre fils,
L'Amour, qui lui parlant en maître
Lui dit: brulez pour Adonis.
Adonis dédaigne vos charmes;
Le don de ce funeste ecrin
Contre vous m'a donné des armes;
Et me rend votre souverain.
La passion qui vous tourmente;
A déjà vengé mon amante,
Vous êtes soumise à mes lois;
Cherchez Adonis dans les bois.
  Il dit, et part. A l'instant même;
Vénus soupire et Vénus aime.
Vénus d'Adonis suit les pas,
D'Adonis qui ne l'aime pas,
Qui va la fuir. Ah! qu'elle honte;
Pour cette Reine d'Amathonte,
D'être l'esclave d'un Chasseur?
Son froid accueil la désolée,
Mais sa beauté, mais sa douceur;
Qui le croirait? l'ont consolée.
  Adonis fuit. Jeune Etranger
Lui dit la Reine de Cythère,

Si ces bois, ont quelque danger ;
Ne m'en faites point un mystère,
Veuillez me montrer le chemin,
Qui conduit de Paphos à Guide
Si vous daignez être mon guide,
J'arriverai, je crois demain.
  Adonis garde le silence,
Ne sait que répondre, balance ;
Et cependant lui tend la main.
Vénus la saisit et soudain,
D'un seul regard qu'elle lui lance ;
Adonis a paru surpris.
Son cœur de ses charmes épris,
Eprouve une flamme secrete.
  Pardonnez, dit-il à Cypris,
Une demande peu discrète.
Que cherchez-vous en ce séjour ;
Jeune et belle au déclin du jour,
Loin de toute humaine retraite ?
  Dans ce bois je cherche l'Amour,
Et viens lui rendre un pur hommage.
En vous j'ai cru voir son image.
  L'Amour le plus puissant des Dieux,
Ne se plût jamais en des lieux,
Et si déserts et si sauvages.

L'Amour habite ces rivages;
Sous les traits d'un jeune chasseur;
Il a votre air, votre douceur.
Oui, je le vois... C'est bien lui même...;
C'est toi, cher Adonis que j'aime,
Qu'en ces bois, je venais chercher,
Qu'à ces bois, je veux arracher.
Que dites-vous? est-ce un prestige?...;
C'est toi, que j'adore, te dis-je?
A tes pieds reconnais Cypris,
Qui de l'amour t'offre le prix.
C'est pour toi que je suis venue.
A ces mots, du sein de la nue;
De deux colombes attelé
Parait son char léger, que guide
L'aimable fils de Sémélé,
Qui conduit nos amans à Gnide.
Que n'ai-je tes brillans pinceaux;
Ton feu, tes couleurs et ton style,
Zeuxis, Apelle de Bordeaux,
Pour tracer cet heureux azile?
Le Temple de Gnide, où Cypris;
S'enferme seule avec les Ris,
Et que son fils Dieu du mystère

Préféra toujours à Cythère!
Là, Vénus et son Adonis,
Par tous les plaisirs sont unis:
Qu'ils sont vifs, mais qu'ils sont rapides;
Les plaisirs de la volupté!
Et qu'ils deviennent insipides;
Quand ils altèrent la santé!
  Dans nos jardins, à peine éclose;
Comme un seul jour fâne la rose,
Et du lys ternit la blancheur.
Sur une bouche, à demi close,
Où du mal il puisa la cause,
Un seul jour du jeune chasseur,
Ternit l'éclat et la fraîcheur.
  Déjà la Syphilis funeste,
Brule Adonis et le punit.
L'affreux poison se manifeste
Au doux lien qui les unit.
Priape en pleure de dépit;
Son corps se courbe en arc Céleste;
Vénus soupire, Amour sourit.
L'amant sans vigueur et sans force;
Etendu sur un lit de fleurs,

Couvert d'une hideuse écorce ;
Exhale, en ces mots, ses douleurs:
Cruelle et trop sensible amante,
Du mal affreux, qui me tourmente,
Et dont tu ressens la moitié
Les Dieux, n'auront-ils point pitié?
A chaque instant, mon mal augmente.
Vénus, pour soulager ses maux,
En pleurant, répond en ces mots:
Je connais la Déesse Hygie,
Dont l'art en tous lieux est vanté.
J'irai la trouver en Phrygie,
Elle te rendra la santé.
Vénus pleurait. Les douces larmes ;
Que pour nous répand la Beauté,
Au sein des plus vives alarmes,
Pour la douleur même a des charmes.
Mais afin de punir Cypris,
De ses refus de ses mépris
Pour le Dieu de la Médecine,
Et de sa science divine,
Apollon accable Adonis,
De tous les effets réunis,
De la Peste Vénusalgique ;

Ce mal, ou virus spécifique,
D'abord affecte ses deux yeux ;
Ses yeux, double miroir de l'ame ;
D'où le plus à craindre des Dieux,
Lançait jadis des traits de flamme.
Ses yeux éteints et chassieux
A demi clos, et sans paupière ;
Sont irrités par la lumière,
Et craignent la clarté des cieux.
Son front serein, majestueux,
Qui de la Beauté fut le trône,
Est ceint d'une triple couronne
De perles, d'un suc onctueux.
Sa chevelure en flots dorée,
Des doux zéphirs heureux séjour,
Dans ses racines dévorée,
Tombe et disparait chaque jour.
Ainsi le terrible Borée,
Quand l'hiver se rend à ses vœux,
A la forêt deshonorée,
Détache et brule les cheveux.
Son nez jadis de bon augure,
Sans lequel, il n'est point d'attraits ;
Se détache de sa figure,

Et deshonore tous ses traits.
Sa bouche, autrefois si vermeille;
Où siegeait la rose et le lys,
Entrouverte quand il sommeille,
Exhale au loin la Syphilis,
Qui des deux glandes amygdales;
Parcourant les affreux dédales,
Ronge l'organe de la voix.
Sa voix et si tendre et si douce;
Qui passant de l'oreille au cœur,
Y déposait un trait vainqueur,
Sa voix effrayante repousse,
Ou décéle au Praticien,
L'excès du mal vénérien;
Et ses dangers pour sa victime.
Il existe un rapport intime,
Dans les deux sexes à la fois,
Entre l'organe de la voix,
Et cette source révérée,
Que Moïse appella sacrée;
Et dont la noble fonction,
Est d'accroitre l'espèce humaine;
De l'hymen auguste domaine,
Champ de la génération.

Qui profané par la débauche,
Et foyer de corruption,
A la bouche, de proche en proche,
Communique son action.
Et transmet son affection.
Tel était l'état déplorable,
Du trop malheureux Adonis,
Lorsque la Parque inéxorable,
Des Enfers entendit ses cris.
Elle arrive, elle trouve Hygie,
Qui des montagnes de Phrygie,
Volait, à la voix de Cypris.
C'en est fait, lui dit la Déesse,
Vous avez imploré trop tard,
Les faibles secours de mon art.
J'aurais affranchi sa jeunesse,
Des dangers de la Volupté,
En le guidant, avec sagesse
Dans le chemin de la santé.
Mais dans cet état déplorable,
Sa maladie est incurable,
Chiron même aux coups du trépas,
Chiron ne le ravirait pas.
Si vous le chérissez encore,

Venus, souffrez que Lachésis,
Au mal affreux qui le dévore,
Pour jamais arrache Adonis.
A ces mots la Parque inhumaine,
Qui de nos jours tient les fuseaux,
Saisit ses terribles cizeaux,
Affranchit Vénus de sa chaîne,
Et d'Adonis finit les maux.
En proie à sa douleur cruelle,
De son Palais, durant trois jours,
Vénus exila les Amours.
Et regretta d'être immortelle.
Quoi! je te survis, disait-elle?
Mon destin eût été plus beau
De mourir, de pouvoir descendre,
Avec Adonis au tombeau,
D'y reposer avec sa cendre.
Est-il un plus cruel tourment,
Que de survivre à son amant?
Cependant par la Renommée,
De la mort du bel Adonis,
La nouvelle, au loin est semée,
Sylvains et Faunes réunis,
Aux Dryades, Hamadriades,

Aux Neréïdes, aux Naïades;
Dieux et Déesses des forets,
Des vergers, des Eaux, des Marais,
Des Bocages et des Campagnes,
Les Oréades des montagnes,
Dont Adonis fut le vainqueur,
Unissent leur voix et leur cœur,
De concert avec leurs compagnes,
Pour gémir et chanter en chœur,
L'hymne attendrissante et funèbre,
D'un chasseur, à jamais célébre.
La Nymphe Echo de leurs chansons
Répéte les lugubres sons,
Que d'un ton pathétique entonne,
La chaste fille de Latone,
Quoique amante d'Eudymion,
Qui ne commit point la bévue,
De se contenter de sa vue
Comme fit le sot Actéon,
Qui cerf leger, panache en tête;
Devant les pas de la Beauté,
S'enfuit encor comme une bête,
Par excès de timidité.

La chaste et sensible Diane,

D'un amour impur et profane,
N'accuse en secret que Cypris,
Et pleure le bel Adonis.
Reine de Paphos, lui dit-elle,
Rendez la dépouille mortelle
D'un chasseur tendrement chéri,
A la terre qui la nourri.
Les Bois, les Vergers, les Fontaînes;
Les Champs, les Montagnes, les Plaines,
Le redemandent à grands cris,
Rendez-nous le cher Adonis.
Vénus ne portez point envie,
A leur triste et malheureux sort,
Dans vos bras, il perdit la vie,
Rendez-le leur après la mort.
Pour vous, je fais ce grand effort,
Répond la Reine de Cythère,
O d'Apollon aimable Sœur!
Pourquoi votre coupable frère,
M'a-t-il refusé la douceur,
De lui prêter son ministère?
Malgré votre sagesse austère,
J'ôse l'accuser de noirceur.
Bien plus que son mal délétère,

Apollon est le seul auteur,
De sa perte et de mon malheur.
Ce reproche sanglant m'étonne,
Répond la fille de Latone.
Lorsqu'il vous offrit son secours
A son art, eûtes vous recours?
Il se souvient de ce discours :
Apprends, Dieu de la Médecine,
Que de ta science divine,
L'Olympe affranchit la Beauté.
Vénus par tant d'affreux symptômes,
Apprend aux dieux apprend aux hommes
Les dangers de la volupté.
Cessez donc d'accuser mon frère,
D'un refus qui le desespère.
Qui mieux que vous devrait savoir,
Que de cette Lépre fatale,
Une guérison radicale,
Des Dieux excéde le pouvoir?
L'heureux fils de Maïa, Mercure,
Seul de ce mal connait la cure,
Encor ses effets sont ils tels,
Qu'il ne peut guérir les mortels.
Adonis fût cher à mon père,

Reprit la Reine de Cythère,
Adonis aura des autels,
Et déjà près du Sagittaire,
Adonis est au rang des Dieux,
Cher amant, reçois mes adieux,
Au sein d'une forêt antique,
Les bergers, les chasseurs en deuil,
D'Adonis placent le cercueil;
Diane entonne ce cantique:

Diane.

Fuyez l'Amour, fuyez Cypris,
De leurs faveurs, voyez le prix.

Le Chœur.

Fuyons l'Amour, fuyons Cypris,
De leurs faveurs voila le prix.

Une Nymphe.

Adonis aimait la Déesse
Et des Bergers et des chasseurs.
Il l'imitait, et sa sagesse,
Lui procurait mille douceurs.

Le Chœur.

Fuyons. etc.

Une Napée.

Toujours dans nos danses légères,
Sa gaieté charmait notre ennui;
Jamais les plus chastes Bergères,
N'eurent à se plaindre de lui.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Oréade.

Quand il chassait sur nos montagnes,
Ou la biche, ou le cerf léger,
Jamais ni moi, ni mes compagnes,
Ne courumes aucun danger.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Dryade.

Un jour en jouant dans la plaine,
L'une de nous fit un faut pas,

Adonis courut hors d'haleine,
Que lui dit-il? Je ne sais pas.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Autre Dryade.

Oui, c'est moi qui fis cette chute.
A l'oreille, il me dit tout bas:
Vous rougissez ? cette culbute,
A mes yeux double vos appas.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Hamadryade.

Adonis Chasseur intrépide,
Un jour poursuivait un sanglier ;
La béte, en sa course rapide,
Me renversa sous un peuplier.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Autre Hamadryade.

Tu fus long-tems sans connaissance,
Dans les bras du jeune Adonis,
Mais que peut craindre l'innocence,
De deux cœurs tendrement unis?

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une Nayade.

Dans le cristal d'une fontaine,
Adonis se mirait un jour.
Qu'il était beau ! mais incertaine,
Je le pris long-tems pour l'amour.

Le Chœur.

Fuyons etc.

Une autre Nayade.

Mais il vous dit : Nymphe jolie,
Pour vous, que ne suis-je l'amour ?
Restez, ou je fais la folie
D'entrer dans l'humide séjour.

Le Chœur.

Fuyons etc.

UN FAUNE.

D'Adonis Vénus fut l'amante;
Sur eux l'Amour lança deux traits;
Le chasseur la trouva charmante,
Il fut séduit par ses attraits.

LE CHŒUR.

Fuyons etc.

UN SYLVAIN.

Dans les bois, je les vis ensemble;
Vénus poursuivait Adonis;
L'Amour l'arrête, il les assemble,
Voila comme ils se sont unis.

LE CHŒUR.

Fuyons etc.

UN SATYRE.

Vénus couronna sa tendresse;
Je les vis et j'en fus jaloux;
S'il était mort dans son ivresse,
Son trépas eût été plus doux.

LE CHŒUR.

Fuyons etc.

LES CHASSEURS.

Fuyons l'Amour, fuyons Cypris ;
De leurs faveurs voila le prix.
Si Vénus dans nos bois s'égare,
Sur elle nos traits réunis,
Tomberont sans lui crier, *Gare*,
Pour venger la mort d'Adonis.

LE CHŒUR.

Fuyons etc.

DIANE.

Faunes, Sylvains, séchés vos larmes ;
Adonis aura des Autels,
Ce chasseur pour vous plein de charmes,
Est au séjour des Immortels.
Cependant des pleurs de Diane,
Soudain, au tombeau d'Adonis
Naquit la plante Valaisane,
Qui guérit de la Syphilis.

CHANT TROISIÈME

Fils de Maïa, galant Mercure,
Dis-nous la source du métal,
Qui sur toi fit, soudain la cure,
Du mal de Vénus, si fatal.
Quand de la demeure Olympique,
Les habitans nés libertins,
De la Peste Syphilitique
Se virent amplement atteints;
Ils consultèrent le Centaure,
Le fameux et docte Chiron,
Puis l'illustre Dieu d'Épidaure,
Enfin, le divin Apollon;
Mais aucun d'eux, à cette époque,
Parmi les remèdes connus,
N'en vit qui ne fut équivoque,
Pour guérir le mal de Vénus.
Cependant le Dieu du commerce,

De l'Eloquence et des filous;
Dans ces trois métiers qu'il exerce;
S'enrichit aux dépends de tous.
Des Géans la coupable race,
Venait d'escalader les Cieux
Et leur épouvantable audace,
Du Ciel avait chassé les Dieux.
Je vous promets sur ma parole;
De vous guérir de la V.***
Leur dit l'heureux fils de Maïa;
Mais en payant. Chacun paya.
Or voici le vrai spécifique
Que le Dieu Marchand employa;
Contre le mal Vénusalgique.
Non loin du Golphe Adriatique;
Où les Dieux, en lâches poltrons,
S'étaient cachés dans les oignons,
Tandisque les fils de la Terre,
Mettaient Ossa sur Pélion,
Et que Bacchus comme un lion
Secondait le Dieu du Tonnerre,
Qui lui criait à haute voix,
Mon fils, donne leur sur les doigts;
Au sein d'une forêt antique,

Est un antre obscur et profond
Dont nul mortel ne vit le fond
C'est là, que l'Avarice infâme,
Et l'Usure qui nous affame,
Ont fixé leur affreux séjour;
Là, jamais de l'Astre du jour,
Du haut de la céleste voûte,
Parcourant son immense route,
Nul rayon ne pût pénétrer.
L'air le plus pur n'y peut entrer.
Le souffle infect qu'on y respire,
Y vient du ténébreux Empire
De Proserpine et de Pluton,
Et des rives du Phlégeton.
  C'était là que nos deux Mégères,
Aux doigts de fer, aux mains d'étaux,
Séparaient l'Or, Roi des métaux,
De ses fécules étrangères,
Et l'étendaient sous leurs marteaux,
Puis avec de longues tenailles,
De la Terre, ouvrant les entrailles,
Elles en arrachaient l'argent,
Des plus grands forfaits digne agent.
Un jour que le Dieu du Commerce

Messager complaisant des Dieux
Vint pour affaires en ces lieux,
L'une des Mégères, Laërce
Portant une lampe d'airain,
Le guide au fond du souterrain;
Où de tous les points de la voûte,
Il voit découler, goutte à goutte,
Un Métal vif, noir, onctueux,
Dont le prompt amas est la source,
D'un grand fleuve qui dans sa course
Roule des flots majestueux.
Etonné de ce phénomène,
Le long du fleuve il se promène.
Sur lui la vapeur de ses Eaux,
Produit un effet salutaire,
Notez que l'Agent de Cythère,
Etait gangrainé jusqu'aux os.
Trois fois dans le fleuve il se plonge,
Et l'affreux virus qui le ronge,
Est neutralisé par les flots.
Au fleuve il adresse ces mots:
Fleuve divin, Fleuve modeste,
Sors de ton lit, Fleuve chéri,
Qui sans intérêt m'as guéri.

A la honte de l'Ignorance,
Qui se vante et ne guérit pas,
Et dont la cupide arrogance,
Au poids de l'or, vend le trépas.
Du sein de sa grotte profonde,
Du Dieu, le fleuve entend la voix.
Il léve sa tête hors de l'onde,
Presse ses cheveux de ses doigts :
Est-ce vous, dit-il que je vois,
Fils de Maïa-Je suis Mercure,
Qu'un heureux hazard a conduit,
Au fond de cette grotte obscure,
D'un grand Fleuve indigne réduit,
Dont l'onde en un instant procure,
La plus inconcevable cure,
Du mal que tous les Dieux ont pris ;
Par leur commerce avec Cypris.
D'un tel Secret la connaissance,
Mérite ma reconnaissance,
Voici quel en sera le prix.
La Nymphe Anti-Vénusalgique ;
A qui je dois ma guérison,
Par l'effet d'un pouvoir magique ;
Désormais portera mon nom,

Et par un privilège unique ;
Souveraine de tous les Arts,
Saturne, Jupiter et Mars,
S'uniront sans cesse avec elle.
Elle rendra Vénus plus belle,
Les Dieux lui devront la santé.
  A ces mots, le Fleuve enchanté,
A la Nymphe Mercurielle,
Vole apporter cette nouvelle,
Pour rendre hommage à sa beauté.
Le Dieu Marchand de son côté,
Vole aux Dieux, vendre avec franchise
Son Secret, et sa marchandise,
Après avoir le tout vanté,
Comme vendeurs de Spécifiques,
De Robs-Anti-Syphilitiques.
  Guéris du soir au lendemain,
Et contens du Syphilicure,
Les Dieux donnerent à Mercure,
La bourse qu'il tient à la main.
  D'abord, aux Nymphes, aux Naïades,
De Vénus livrez les malades.
Les Nymphes dilatent dans l'eau,
Les pores, ou trous de la peau,

Par lesquels entre et s'insinue ;
A la faveur du frottement,
Le merveilleux médicament,
Dont la recette est si connue.
Durant le cours du traitement,
De cette affreuse maladie,
Tout Médecin sage, etudie
La force du tempérament,
Du malade Vénusalgique,
Thermomètre de sa pratique,
Qui tantôt bas et tantôt haut,
A tout observateur indique,
Le dégré de froid et de chaud.
Le Régime est indispensable,
Pour obtenir la guérison.
L'art doit toujours régler la table ;
Suivant les mets de la Saison,
Il faut en bannir le poisson,
Quoiqu'il soit un mets délectable,
Poisson de mer et des étangs,
Surtout le Saumon, les harangs,
Dont la chair pesante et fibreuse,
Ainsi que le poisson de lac,
Peut devenir très dangereuse,

Pour un trop débile estomac.
La Truite seule est bien légère;
Et tout malade la digère.
Après la Truite, les Goujons,
Les Merlans, Perches et Dorades
Pour les Vénériens malades,
Sont les plus légers des poissons.
Les Anguilles sont des poisons.
Les Oiseaux qu'on nomme aquatiques,
Sont mauvais aux Syphilitiques.
La Chair de canard ne vaut rien.
Pour tout estomac indigeste,
Cet aliment est très funeste
Au malade Vénérien.
L'Oiseau Sacré du Capitole,
Est interdit à la V.***
Les Cailles grasses, les Jambons;
Le lard, le Porc ne sont pas bons.
Les légumes cruds, les salades,
Alimens d'ailleurs assez fades,
Les Artichauds et les radis,
Par Vénus même, à ses malades;
A Cythère sont interdits.
On y défend même l'usage,

Des acides et du laitage.
Un peu de Beaune, un peu de Nuits
Charment les jours, calment les nuits.
Cité si chère à ma mémoire,
O Nuits! quand pourrai-je aller boire,
De ton nectar délicieux,
Et voir le dépôt précieux,
Que ma tendresse te confie;
Ah! malgré ma philosophie,
Que mon cœur éprouve d'ennuis;
Loin de tes murs, aimable Nuits!
Mais, ô surprise inattendue!
Ma vieillesse aura deux appuis.
Ma fille, à mes vœux est rendue;
Pour moi je la croyais perdue,
Quand sa consolante Amitié,
De mon destin a pris pitié.
Chef-d'œuvre heureux de la Nature,
Sans détours et sans imposture,
Caroline ignorait encor,
Que dans cet heureux Age d'Or;
Graces, Beauté, Délicatesse,
Tendre Piété, Douceur, Sagesse,
Ne tiennent pas lieu d'un trésor,

Et qu'il faut pour être enchaînée,
Aux Autels du Dieu d'hyménée,
Non des talens, non des vertus,
Mais les riches dons de Plutus.
Je demande à la Providence,
Ta santé, ton indépendance,
Le nécessaire et rien de plus.
Rang, dignités, grandeurs humaines,
Chars, beaux Coursiers, vastes domaines,
Aux vrais Chrétiens sont superflus.
Fuis à jamais la Capitale,
Aux mœurs, aux talens si fatale.
Dans Paris tu reçus le jour,
Mais ce redoutable séjour,
Nous a suscité trop d'alarmes,
Nous a fait verser trop de larmes,
Pour y trouver quelque douceur.
Caroline, aux bras de ma Sœur,
De Nuits, vole aux murs de Narbonne.
Ma sœur pieuse, aimante et bonne,
Compte les mois, compte les jours,
Depuis qu'au gré de son attente,
J'ai promis ma fille à sa Tante.
Reçois mes adieux pour toujours.

Je suis condamné par l'Envie ;
A mourir loin de mes enfans ;
La Vérité que je défends,
A des droits sacrés sur ma vie,
Elle en reclame les instans.
  Les meilleurs vins sans les Naïades ;
Seraient funestes aux malades ;
Le vin de Corse est trop fumeux.
Il pétille et porte à la tête,
Quand on en boit un verre ou deux.
Isle célèbre dans l'histoire,
Un Tyran d'horrible mémoire,
A rendu tes côteaux fameux.
  Si le malade est pléthorique,
Jeune, sanguin et vigoureux,
On ouvrira la basilique
En Automne, ou dans le Printems ;
Mais on doit purger en tout temps,
Un malade Vénusalgique.
  Les delayans résolutifs,
Disposent aux doux purgatifs.
Les résineux aromatiques,
Pris à propos et mitigés,
Conviennent aux Syphilitiques ;

Et souvent les ont soulagés.
Tels sont la résine du Cédre;
La Myrrhe, la noix de Cyprès,
La Serpentaire et la Chamédre,
Et les bois amers d'Aloës.
Dans le Jardin des Hespérides,
Où le Père des Atlantides,
Vint pour cueillir les pommes d'Or,
Le Citronier fleurit encor.
Honneur des bois de la Médie,
Cet arbre si cher à Cypris,
Et qui guérit sa maladie,
A des vertus qui sont sans prix.
Cet arbre pour elle a des charmes;
Depuis la mort de son amant.
Il croit arrosé de ses larmes,
Et produit un effet charmant,
Employé pour médicament.
De la docte et prudente Hygie,
Implorez les divins secours,
De cette affreuse maladie,
Sa Sagesse abrége le cours.
Cérès, Bacchus, Vénus, Pomone
Hiver, Eté, Printems, Automne

Ont été soumis à ses loix.
Morphée adore son Empire;
Pour l'air que le malade inspire,
Elle a sa balance et son poids.
Souvent la douleur la plus vive,
Le soir, au coucher du Soleil,
Saisit le malade et le prive,
Des douces ſaveurs du Sommeil.
Pour calmer ce fâcheux Symptôme,
Avec l'Aunée, avec l'Amôme,
Le Safran et l'huile d'Aspic,
La graisse d'oie et le mastic;
Le Narcisse, le miel, la lie
D'huile d'olives, qn'on allie
Au mucilage épais du lin,
On compose un large topique,
Qui sur tous les membres s'applique.
Mais si quelqu'ulcère malin,
Ronge la bouche et l'œsophage,
Je conseille de faire usage,
Contre ce virus corrosif,
Qui mettrait le feu dans la gorge,
D'un gargarisme détersif,
Que l'on compose avec eau d'orge,

Miel rosat, nitre et vert de gris.
C'est ainsi que je les guéris.
Les ulcères Syphilitiques,
Que l'œil apperçoit au dehors,
Rongeant la surface du corps,
Sont détruits par les sucs caustiques,
De Tithymale et de Figuier.
L'Art quelque fois sait employer,
Le vitriol et la chaux vive,
Très aptes à les netoyer.
La Chélidoine est très active,
A la fois et dessicative.
Souvent les fumigations,
De Minium et de Cinabre,
De Storax, gomme de Calabre,
L'encens, chez quelques Nations,
Contre ce virus délétère,
Ont un effet très salutaire.
Mais leur corrosive action,
Gêne la Respiration,
Et l'on ne doit en faire usage,
Qu'en enveloppant tout le corps,
D'un drap, excepté le visage,
Qu'on laisse à nud seul en dehors:

Des quatre bois Sudorifiques
Trois jadis étaient inconnus,
Et l'on manquait de Spécifiques,
En Végetaux, contre Venus.
Le plus Anti-Syphilitique
Vint du rivage Américain.
Le Gayac est le Spécifique,
Ou le remède souverain,
De tous les peuples d'Amérique,
Et de ceux qui sous le Tropique,
Vivent au rivage Africain.

De Fracastor Muse divine,
Dis-moi la Céleste origine,
De cet arbuste précieux.
De tes accens écho fidèle,
Ma Muse, a suivre son modèle,
Borne son vol ambitieux.

Sur la mer qui joint les deux monde
Où l'amant heureux de Téthis,
Vient dans ses bras, au sein des onde
Ranimer ses feux amortis,
Colomb jadis trouva cette Isle,
En Or, en Argent si fertile,
Et dont le sol produit encor,

Un végétal plus cher que l'Or,
Pour l'Indien qui le posséde.
C'est le Gayac divin remède,
Contre le mal vénérien.
Et qu'y trouva l'Ibérien,
Quand guidé par la Cour de Rome,
Le signe du salut en main,
Il vint au nom d'un Dieu fait homme,
Se baigner dans le sang humain.
Fiers Espagnols, de vos Ancêtres,
Vous expiez tous les haut-faits?
L'Attila, fléau des Français,
Chassa vos Rois, punit vos Prêtres,
Vengea le Ciel de leurs forfaits,
Au nom du Maître du Tonnerre,
Qui vient de briser comme un verre,
Ce Corse, effroi de ses Valets.
Les Rois Incas sont satisfaits.
De l'Inde jusqu'en Angleterre,
J'entends crier, vive la Paix.
Déjà les Traités en sont faits.
Que la Paix succède à la Guerre.
Iberiens, Russes, Anglais,
Jouissons tous de ses bienfaits.

Des quatre bois Sudorifiques
Trois jadis étaient inconnus,
Et l'on manquait de Spécifiques,
En Végétaux, contre Venus.
Le plus Anti-Syphilitique
Vint du rivage Américain.
Le Gayac est le Spécifique,
Ou le remède souverain,
De tous les peuples d'Amérique,
Et de ceux qui sous le Tropique,
Vivent au rivage Africain.

De Fracastor Muse divine,
Dis-moi la Céleste origine,
De cet arbuste précieux.
De tes accens écho fidèle,
Ma Muse, a suivre son modèle,
Borne son vol ambitieux.

Sur la mer qui joint les deux monde
Où l'amant heureux de Téthis,
Vient dans ses bras, au sein des onde
Ranimer ses feux amortis,
Colomb jadis trouva cette Isle,
En Or, en Argent si fertile,
Et dont le sol produit encor,

Un végétal plus cher que l'Or,
Pour l'Indien qui le posséde.
C'est le Gayac divin remède,
Contre le mal vénérien.
Et qu'y trouva l'Ibérien,
Quand guidé par la Cour de Rome,
Le signe du salut en main,
Il vint au nom d'un Di...

Que la Paix succède à la Guerre.
Iberiens, Russes, Anglais,
Jouissons ... ses bienfaits.

C'est au sein de l'Isle Espagnole,
Que le Gayac, par ses vertus,
Chez les Indiens abattus,
Triomphe seul de la V.***
Quel est donc le Dieu bienfaisant,
Qui leur a fait ce beau présent?
Fracastor, peut vous en instruire,
Ma Muse, en vers va le traduire.
Un jeune berger, Syphilus,
Menait dans les gras paturages,
Qui du fleuve ornaient les rivages,
Les grands troupeaux d'Alcinoüs.
Alcinoüs, de ces contrées,
Par l'ardent Cancer dévorées,
Etait l'aimable Souverain.
Son sceptre n'était pas d'airain.
La bienfaisance était la marque
Qui distinguait ce bon Monarque,
Plus encor que l'Autorité,
Un jour, au solstice d'Eté,
Que la canicule brulante,
Dardait sa flamme dêvorante,
A travers les airs allumés,
Sur les bois, les champs consumés,

ans qu'aucun arbre dans la plaine ;
e son ardeur pût garantir ;
ans que la plus légère haleine
es doux Zéphirs, se fit sentir.
u poids d'une chaleur extrême,
yphilus accablé lui-même
t pleurant sur ses chers troupeaux ;
u jour fixant l'Astre suprême,
nique auteur de tant de maux,
on courroux s'exhale en ces mots :
Envain, insensés que nous sommes ;
ous te nommons père des hommes,
t nous brûlons sur tes Autels,
'encens qu'on doit aux Immortels.
OLEIL, à nos vœux si contraire,
u n'es ni le Dieu, ni le Père,
e tant d'infortunés bergers,
xposés à mille dangers.
ar ses faveurs, par ses largesses ;
n Dieu toujours se fait sentir.
Iais toi, jaloux de nos richesses,
'u voudrais nous anéantir.
e fais paître mille génisses,
lus de mille brebis nourrices ;

D'une éblouissante blancheur.
Et toi, du Ciel, petit Pasteur,
Si j'en croyais la Renommée,
Un Chien, un Belier, un Taureau;
Composent seuls ton grand troupeau,
Que tu conduis à main armée.
  Insensé que je suis! Pourquoi,
Ne rendrais-je pas à mon Roi,
Les honneurs d'un culte suprême?
N'est-il pas plus Dieu que toi-même;
Lui qui tient nos champs sous sa loi,
Qui fait régner la bonne foi?
Lui, qui sans Foudre et sans Tonnerre;
Commande et sur mer et sur terre?
Apollon est-il plus puissant,
Plus juste et plus compatissant?
Apollon est inéxorable.
  A ses sujets plus favorable;
Mon Roi previendra leurs desirs;
Il fera souffler les Zéphirs.
Aux arbres touffus du boccage,
Il dira: que votre feuillage,
Donne aux Bergers, donne aux troupeaux
La fraîcheur, l'ombre et le repos.

Il dit : et ce Berger impie,
Lui vouant un culte odieux,
Met dans un accès de folie,
Alcinoüs au rang des Dieux.
Chacun imite son exemple.
Le bois voisin devient un Temple,
Et sur un autel de gazon,
Le feu pétille, l'encens fume,
Et le bucher soudain consume,
Une brebis et sa toison.
Le Monarque était sur son trône;
De tous ses Sujets entouré.
Fier d'un tel honneur, il ordonne;
Qu'aucun Dieu ne soit adoré.
Des Dieux, dit-il, je suis l'image.
Bienfaiteur de tous les mortels,
Plus qu'eux j'ai droit à leur hommage;
Ainsi qu'eux, je veux des Autels.
Du haut de son char de lumière,
Des Cieux parcourant la carrière,
Le *Soleil* entend ce discours.
Il s'en offense, il s'en indigne,
De son Char il suspend le cours;
Et donne aux rayons de son signe,

L'influence la plus maligne.
Sa chaleur a tout infecté.
Un grand fléau se manifeste ;
Et Syphilus de cette Peste,
Le premier se sent affecté.
Il perd le repos, la santé.
Bientôt le mal se communique ;
Prend le nom de Syphilitique,
De Syphilus qui la gagné.
L'air au loin en est imprégné.
Hameaux et Bourgs, Villes, Villages ;
Tour-à-tour sentent ses ravages,
Et le Roi, n'est pas épargné.
On va consulter Américe,
Dans la forêt de Carthésis ;
Cette Prêtresse ou Pythonisse ;
Est cousine de Lachèsis.
Des Dieux redoutable interprête ;
Elle habite un antre profond ;
Long-tems au sein de sa retraite,
Elle s'agite et puis répond :
Le *Soleil* venge sa puissance ;
Qui fut l'objet de vos mépris,
Et par sa maligne influence,

Vous frappa du mal de Cypris.
Cette Peste est irrévocable.
Transmise à vos derniers neveux ;
Elle va devenir pour eux,
Un fléau terrible, incurable,
Si votre Monarque coupable,
Au Soleil n'adresse ses vœux.
Sur ses Autels, à son image,
En l'honneur du Dieu courroucé ;
Rendez un éclatant hommage,
Il ne sera point repoussé.
A ses yeux, vous obtiendrez grace ;
Et contre un mal contagieux,
Il fera croître sous vos yeux,
Un végétal très efficace.
  A peine Américe a parlé,
Qu'au loin, du sein de sa retraite ;
Se répand une horreur secréte,
Tout le bois saint est ébranlé.
Les ordres de la Pythonisse,
A l'instant sont exécutés.
  Trois Taureaux gras, une Genisse
En pompe à l'Autel apportés,

Sont destinés au sacrifice.
Le Prêtre s'en est emparé,
Et sur le front des trois victimes,
Tenant le glaive préparé,
Soleil, dit-il, qui nous animes,
D'un peuple à tes pieds prosterné,
Entends la voix, séche les larmes;
D'un mot dissipe ses alarmes.
Victime d'un fléau fatal,
Il te demande un végétal,
Qui le soulage et le guérisse.
Il dit : et frappe la genisse,
Les Taureaux tombent sous ses coups,
Et soudain des flancs de la Terre,
Au bruit redoublé du Tonnerre,
Sort le Gayac, aux yeux de tous.
De cet arbuste salutaire,
Chacun détache les rameaux,
Et de leurs feuilles, court extraire,
Un suc propre à guérir ses maux.
C'en est assez, laissons la fable,
Source d'heureuses fictions,
Sachons mêler à l'agréable,
D'utiles observations,

Fruits lents, d'une longue pratique,
Dont tout médecin sent le prix,
Or voici ce que j'en appris.
Le Mercure est un spécifique,
Contre le fléau de Vénus.
De tous les remèdes connus,
C'est le premier. Mais en pratique,
Il serait funeste et mortel,
Si l'art voulait l'employer tel,
Qu'il est sous forme métallique.
Seul, pur, contre un mal odieux,
Il ne peut guérir que les Dieux,
Et ne peut être utile aux hommes,
Délicats, mobiles, nerveux,
Surtout dans le siècle où nous sommes,
Qu'en prenant la précaution,
De l'éteindre avec de la graisse,
Pour l'employer en friction,
Avec prudence, avec sagesse,
De peur que sa prompte action,
Ne tourne en salivation.
Administré seul, le Mercure,
Est insuffisant pour la cure.
Souvent, il devient dangereux,

Et son long usage procure ;
Les accidents les plus affreux.
Un Conseiller d'Etat à vie,
Chimiste heureux, mais sans génie ;
Dont le nom me glace d'effroi,
Quoiqu'il soit très défunt, Fourcroi
Cite un exemple mémorable,
Qui prouve combien fut fatal,
Pour un Artiste misérable,
L'effet de ce demi-métal.
Le Mercure se décompose,
En un sel acre et corrosif.
Après cette métamorphose,
Son effet devient plus actif.
Huit grains, dans un sudorifique ;
De Muriate oxigéné ;
Sirop, Coriandre et Séné,
Tel fut l'Anti-Syphilitique,
De nos plus fameux Charlatans ;
Dans tous les lieux, dans tous les tems.
Telle est la base des ptisanes,
Mot dérivé de *Petits Anes*,
Qui par le plus honteux trafic,
Ont trompé, trompent le Public ;

Et vendent vingt francs la bouteille,
Comme remède universel,
Dix sous de Sucre, un sou de Sel,
Et cinq sous de Salsepareille.
  Telle est la liqueur sans pareille,
Le vrai Spécifique éventé,
(Mais soit dit tout bas à l'oreille)
Le Rob unique et si vanté,
Le Rob-Anti-Syphilitique
Que vend la docte Faculté,
Qui chez l'Infecteur tient boutique,
Docteur, *ad hoc* bien patenté.
Qui malgrè sa Célébrité,
Redit sans cesse en mainte affiche,
Au Public, qui d'ailleurs s'en fiche;
Qu'il est Auteur et brévelé.
Mais il faudrait être ébêté,
Pour ne pas voir qu'on ne brevête,
Qu'un Agent de la *FACULTÉ*,
Effroi de la Maternité. (1)

---

(1) L'Ecole de Médecine de Paris à fait pratiquer depuis l'An 4 jusqu'à l'An 8. douzes opérations Césariennes, dont les victimes sont mortes, ainsi que leurs enfans à l'exception d'un seul.

Quand d'un mal, on connait la cause ;
Le remède est bien peu de chose,
L'Esprit le dévine aisément.
L'Art sans peine alors le compose,
De *GÉNIE*, à très forte dose,
De *PRATIQUE* et de *JUGEMENT*,
Que jamais l'effet ne dément.

Ille solus morbum curavit, qui ejus causas cognovit. Nosce enim causam morbi est nosce arcanum. Il n'y a que celui qui a connu la cause d'une maladie qui a pu se flatter de la guérir. En effet connaître la cause du mal, c'est avoir trouvé le secret de sa guérison.

HALLER.

CHANT QUATRIÈME.

Des Importuns de la Grand-Ville,
Heureux de me débarrasser,
Un soir, au bois de Romainville,
J'étais venu me delasser.
Un repas frugal et champêtre
Pris tête à tête, au pied d'un Hêtre,
Avec l'innocente amitié,
Qui l'embelissait de moitié;
De ce bois sombre et solitaire,
Le silence majestueux;
Le bruit d'un ruisseau tortueux,
Dont la Nymphe ne peut se taire,
Dans cet azile du Mystère;
Le doux concert de mille oiseaux,
Qui folatraient au bord des Eaux,
Et du Charmant Dieu de la treille
Le jus pétillant et vermeil,

Provoquent mes sens au Sommeil.
Je m'endors et l'Amitié veille,
A mes côtés, sur mes genoux.
Soudain en foule, autour de nous,
Cent malades Vénusalgiques,
Bien guéris et convalescents,
Par des gestes très energiques,
M'offraient leurs vœux reconnaissants.
L'un d'eux m'adressant la parole
Au nom de tous, parle en ces mots:
Vous, qni guérissez la V***
Le plus affreux de tous les maux,
Avec un végétal céleste,
Source de vie et de Santé,
Sans ce demi-métal funeste,
Qui des Dieux même est redouté,
Par qu'elle affreuse ingratitude,
Laissez-vous dans l'incertitude,
Sur les effets trop peu connus,
D'un Végétal cher à Vénus?
Quand vous louez un spécifique,
Qui dans l'Inde est sudorifique,
Et guérit les Américains,
Les Indostans, les Africains,

Mais qui sans vouloir en médire,
En Europe a peu de succès,
Et ne peut guérir les français,
C'est le *GAYAC* que je veux dire.
Ce remède en France est fondant,
Et n'agit qu'en attenuant,
Ainsi que la Salsepareille;
Tandis que votre végétal,
Neutralise un fléau fatal,
Par une espèce de merveille.
Qui mieux que nous peut le vanter?
Qui mieux que vous peut le chanter,
Et comme oxigène énergique,
Et comme Anti-Vénusalgique?

Il dit: ému par ce discours,
Je m'agite, aux bras de Morphée,
Qui de mon sang gêne le cours;
Et d'une voix presque étouffée,
Je lui réponds: C'est à regret,
Que sous le voile du Mystère,
D'un remède si salutaire,
Aux mortels je fais un secret.
Le Dieu Sylvain de moi l'exige,
Ma découverte est un prodige,

Qu'il opéra pour me venger,
Et pour mieux me dédommager,
Du Sceptre de l'art de Lucine,
Qui m'appartient en Médecine;
Mais dont de vils instrumenteurs,
J'ai voulu dire *INTRUS MENTEURS*,
Et par cabale et par intrigue,
Et par artifice et par brigue,
Sont de nos jours Usurpateurs.
Quand un Corse usurpe le trône,
Et des *BOURBONS* ceint la couronne,
Il ne faut s'étonner de rien;
Mais jusques à quand l'Ignorance,
Fera-t-elle régner en France,
Un Accoucheur Césarien?
Ce dernier mot que j'accompagne,
D'un cri, d'un geste menaçant,
Saisit ma sensible compagne,
Qui m'éveille en me caressant.
Que crains-tu me dit, Emilie,
Des Cœsariens terrassés?
Les combattre est une folie,
Ils sont démasqués. C'est assez.
Cependant sensible au reproche,

Que j'ai reçu, que je me fais,
Je vais célèbrer tes bienfaits
Dont je n'ai tracé que l'ébauche,
O merveilleux Médicament !
Tu ne guéris pas seulement,
Les fruits honteux de la débanche,
Bonne *DIANE*, à ton approche,
Par toi le sang oxigéné,
Dans son trajet n'est plus gêné;
Plus libre et plus pur il circule,
Du cœur vers les extrémités.
L'Etre accablé d'infirmités,
Par ton usage est un Hercule.
Tout Etre a ses jours limités,
Mais chacun à la noble envie,
D'embrasser le cours de sa vie,
Même au sein des calamités.
Ma Diane à leurs vœux propice,
Guide les hommes pas-à-pas,
Et sous son favorable auspice,
Ils évitent maint précipice,
Maint écueil, qu'ils ne verraient pas;
Et qui hâterait leur trépas.
Enfin, la plante Valaisane,

Maintient les vieillards en santé,
Au point qu'à la chaste Diane,
Plusieurs d'entre eux ont attenté.
D'autres atteints d'amour profâne,
Jusqu'à cent ans sont parvenus,
Sans se brouiller avec Vénus.

Si de Thyton la jeune amante,
Qui s'arrache aux bras du Sommeil,
Pour ouvrir le Palais vermeil,
Du Dieu du jour qui la tourmente
Lorsqu'il craint d'atteler trop tard,
Ses chevaux fougueux à leur char;
Si l'Aurore sensible, aimante,
Eût de ce végétal divin,
Soupçonné la vertu charmante,
Elle eût payé bien cher Sylvain.
Et pour le bonheur de l'Aurore,
Le vieux Thyton vivrait encore,
Et ne l'aimerait pas envain.

De Fracastor, Muse chérie,
Chantre du Gayac, ou saint-bois,
Des champs fleuris de l'Etrurie,
Viens m'inspirer, vole à ma voix.
Un instant, prête moi ta lyre,

Embrase-moi de ton délire ;
Pour célébrer un végétal,
Que Sylvain, Lucine et Diane ;
Ont dans la Gorge Valaisane,
Semé contre un fléau fatal.
  Mais l'habitant de ces contrées ;
Qui n'en connut jamais le prix,
Contre ses Goëtres révérées,
Sans regret, le céde à Cypris.
  Cypris de ce divin remède,
Inutile à l'heureux Cretin
Qui du mal affreux qui l'obscède
Rend tous les jours grace au destin ;
Du médicament qu'il me céde,
Que pour mon bonheur je posséde,
Accepte l'hommage en ce jour,
Et protége l'ami sincère,
A mon bonheur si nécessaire,
Qui le cultive en ce Séjour.
  Amant de la Docte Lucine ;
Pour qui j'éprouvai tant d'ennuis ;
Je lui consacrais jours et nuits,
Pour l'honneur de la Médecine,
Quand bravant les dangers, je pris

En guidant un Etre à la vie,
Que sans moi, la Parque eût ravie;
Le mal funeste de Cypris.
Bientôt cette effroyable Peste,
Dont j'avais tout à redouter
Par ses effets, se manifeste,
A ne pouvoir plus en douter;
Tandis qu'aux Autels d'Amathonte;
Vénus, (j'en fais l'aveu sans honte)
Dans des excès de volupté,
Ne m'avait jamais infecté.
Je crois aux Dieux. La Providence,
Punit le crime et récompense,
Tous les bienfaiteurs des mortels,
Dignes appuis de leurs autels.
Victime de la Chirurgie,
Et par la Chicane écrasé;
Atteint de la Vénusalgie,
Et par son virus embrasé;
Guidé par la seule Espérance,
Dernier soutien des malheureux;
Suivi d'un ami généreux,
Je fais mes adieux à la France.
La France alors, de deux Consuls;

Puissans à table, au Conseil nuls,
Sans fruit, sans espoir délivrée,
Portait la honteuse livrée,
D'un Corse, odieux aux Romains,
Et vers son auguste Génie,
En marchant à la Tyrannie,
Malgré ses fers, levait ses mains.
En baignant de pleurs ma Patrie,
J'arrive aux monts de l'Helvétie,
Aux premiers beaux jours de Printems.
Un peu plus tard, (il était tems)
Je succombais à la Phthisie,
A quinze-ans de chagrins constants.
Cependant je pars de Lansane,
Suivi de ma pauvre Diane,
Paisible et fidèle animal,
A qui, contre ma conscience,
Et par amour de la Science,
J'avais inoculé mon mal.
Sur la crête d'une montagne,
Je m'assieds, près de ma compagne
Pour prendre un champêtre repas.
A ma Diane harassée,
Par la fièvre ardente oppressée,

Je le sers, elle n'en veut pas.
Navré de douleur, je m'écrie;
Dieu des forêts, puissant Sylvain,
Qu'on n'implora jamais envain;
Je viens au nom de ma Patrie,
Qui par mon organe te prie,
De lui donner un végétal,
Qui sans le secours de Mercure,
Par sa seule vertu procure,
La guérison d'un mal fatal.
 Sylvain répond: que ta Diane;
Docile aux accens de ta voix,
Batte la côte Valaisane,
Ce Végétal croît dans ses bois.
 Il dit: ma fidèle compagne,
Me caresse et d'un air flateur,
Semble m'açcuser de lenteur.
 Je la suis, et sur la montagne;
Elle va, vient, cherche en tout lieu,
Flaire, s'arrête et me contemple,
M'engage à suivre son exemple,
Diane, est l'instrument d'un Dieu.
Je la perds de vue, elle aboïe.
J'accours, elle agite ses flancs,

Aboïe encore et de sa joie,
Sa queüe exprime les élans.
Aux Zéphirs à peine entrouverte,
Dans la plus belle des Saisons,
Déjà la Terre était couverte,
De tapis de fleurs, de gazons.
Dans son sein désireux d'éclore,
Les végétaux couvaient encore.
Pour pouvoir les en arracher,
L'odorat devait les chercher.
Diane impatiente entrouvre,
La Terre avare qui les couvre,
Et dévore à mes yeux surpris,
Le végétal cher à Cypris.
Diane en fit sa nourriture,
Et moi, mon unique boisson,
Je la mêlais à sa pâture,
Et moi, je vivais de poisson,
De Merlans fris, de bonne truite,
De vin versé par la raison.
Avant la fin de la Saison
Diane et moi, de compagnie
Fûmes complétement guéris,
Si bien qu'elle fut rajeunie

Et de blanc son poil devint gris.
A l'instinct la brute est bornée.
Arbitre de sa destinée,
L'homme seul fait comparaison,
Du bien au mal, du mal au pire,
Et sur la brute, son empire
Gît dans cette combinaison.
Diane après sa guérison,
Ne voulut plus du Spécifique,
Contre le mal vénusalgique,
Préparé de toute façon,
Soit en pâté, soit en boisson.
Pour moi, sans vanité, plus sage;
De Diane je fais usage,
Depuis douze ans, soir et matin,
Et je crois lui devoir mon teint,
Ma santé, ma force athlétique.
Auparavant j'étais étique,
Et m'acheminais vers Pluton.
Je lui dois mon feu poëtique;
Peut être en dépit d'Apollon,
Je hante le sacré vallon?
Je m'en rapporte à la critique;
Qui n'est pas toujours véridique.

Quoiqu'il en soit, je mets en fait,
Qu'en rimant je joue et m'amuse,
Et que ce Poëme imparfait,
Augmenté, corrigé, refait.
Ne coûte qu'un mois à ma Muse.
En vers comme en accouchemens,
Je réclame l'expérience,
Et l'on jugera si je ments.
Mais revenons. J'ai l'assurance,
De survivre à tous mes rivaux,
Et de démontrer à la France,
Ce qu'ils valaient, ce que je vaux.
Le Sexe malgré mes travaux,
Mes succès, mon expérience,
Sur moi leur doit la préférence.
Le beau Séxe, aux meilleurs chevaux,
Préfera toujours pour montures,
Ces bonnes, franches créatures,
Qui trés dociles animaux,
En Arcadie entiers et beaux,
Favoris nés de la nature
Dans l'art de la progéniture,
Sous le plus léger des fardeaux,
Coursiers galans, courbent le dos,

Je suis loin d'en vouloir médire,
Mais n'est-ce pas le cas de dire,
Ah! gaudeant bene nati.
Pour moi quoique bien moins *Nanti*,
J'ouvre les portes de la vie,
Sans instrumens et sans danger.
En dépit de toi, sombre Envie,
J'ai seul l'art de la prolonger.
Tu vis de fiel, moi d'oxigéne.
Le fiel brule et ne nourrit pas,
Mais l'air vital, de veine veine,
Neutralise en moi le trépas.

Tout charlatan vante son beaume,
Disent les Pères de Saint-Côme (1)
Qui quoique très *simples* d'esprit,
Critiquent, sans savoir trop comme,
Mon *simple* qui pourtant guérit.
Mais, hélas! ce n'est qu'en paroles,
Et s'ils guérissent des V.****
Ce n'est point avec du métal,

---

(1) *L'école de Médecine de Paris Favorite de l'Usurpateur, occupe par Usurpation l'ancienne Ecole de Saint-Côme restaurée par Louis XV en faveur de la Chirurgie.*

Mais, par mon *simple* végétal,
Qu'ils font acheter sans rien dire,
Assez *simples* pour en médire,
Car malgré ma *Simplicité*,
Je ris de leur duplicité.
Ainsi depuis que ma Lucine,
Pour l'honneur de la Médecine,
A proscrit l'opération,
Monstre qui ravagea la France,
Né du crime et de l'ignorance
Pour sa dépopulation;
Depuis que l'auguste Déesse
Qui préside aux accouchemens,
M'a révélé dans sa Sagesse
Sa Science et ses *Elémens*,
Les *Forts* accoucheurs de Saint-Côme,
Qui *travaillaient* je ne sais comme,
Sont les Oracles de Paris,
Sans *Forceps* et sans bistouris,
Et disent tout bas à l'oreille,
Du sot qui veut les écouter,
Que ma pratique sans pareille,
Du beau Séxe est à redouter.
De ce végétal helvétique,

Fondant, Anti-Vénusalgique;
Je devais hommage aux Cantons.
Guidés par la reconnaissance,
Après notre convalescence,
Diane et moi, nous nous hâtons
De voler vers leur Capitale,
Cité Charmante, et libérale,
Pour lui payer un doux tribut.
Lui consacrer mon industrie,
En l'adoptant pour ma Patrie,
Etait mon noble et double but.
Mais en mil huit cent six à Berne,
Les Français étaient détestés,
Et des Bernois plus redoutés,
Que les trois Ours de leur Caverne.
Mon tribut ne fut point admis.
On craint les dons des ennemis.
Pour moi, satisfait de mon rôle,
Et dégagé de ma parole,
Je fis aux Bernois mes adieux,
Et je leur laissai la V.****
Qu'un préjugé sot et frivole,
Qu'enfante un orgueil odieux,
Rend plus funeste qu'en tous lieux.

On veut, au sein des Républiques,
Feindre du moins d'avoir des mœurs.
Berne avait cent filles publiques,
Et n'avait que des Affecteurs,
Loin des murs de la Capitale.
Engeance d'autant plus fatale,
Que tous ces ignobles Docteurs
Sont des Montagnards Blanchisseurs.
J'ai visité ces Courtisanes,
Qui n'ont pas même des ptisanes
Pour fondre leur dodus P.***
Couper leurs F.** leurs R.***
On blanchit les pauvres malades;
Qui de Virus sont toujours pleins.
Tandis qu'à l'ombre du Mystère,
Du mal endémique à Cythère,
Par Tribolet, par Chifirli,
Le riche seul est bien guéri.
De Vénus les pauvres actrices;
Attestent par leur cicatrices,
L'effet des maux vénériens.

Comme jadis Dame Ignorance;
En Helvétie, ainsi qu'en France;
Attestait au nom des Bauhins

Les miracles Césariens.

En sortant des remparts de Berne,
Que je regreterai toujours,
Où je croyais finir mes jours,
L'amitié me guide à Lucerne.
J'y trouve un aimable mortel,
Fils d'un Docteur de Neuchatel.
De ses amis, une douzaine,
A table, avec moi fit neuvaine;
De bonne chère et de gaieté,
Qui pour mon art ne fut pas vaine;
Car après m'avoir bien fêté,
Même aux dépens de leur santé
Je leur donnai de la Tisane,
En échange de très bon vin,
Et par ses effets, ma Diane
Leur parût un nectar divin.

Mais ô double! ô triple merveille!
Vénus et le Dieu de la Treille
Dans les festins qu'on me donna
Changèrent mon eau sans pareille,
En vin meilleur que le Cana.

Je franchis le lac de Lucerne
Sur les pas de Guilhaume Tell,

Et je m'assis dans la Caverne,
Qui reçut le Suisse immortel.
Quand son adresse courageuse,
Eut fait l'épreuve dangereuse,
Qu'exigea ce Tyran cruel,
Effroi de l'amour paternel.
  Sous le joug du Corse sauvage
La France abaissait sa fierté,
Seul, un moment sur ce rivage,
Je respirai la Liberté.
  De ce Lac fécond en naufrages,
Malgré les vents et les orages,
Par bonheur nous gagnons le bord.
ALTORFF n'est pas très loin du port.
  Sous ses débris ensevelie,
ALTORFF renaissait embellie.
D'un incendie, ainsi que l'or,
ALTORFF sortait plus belle encor.
  Je soupai chez l'aimable hôtesse
Au clair mouchoir, à gros *festons*,
Les plus beaux des treize Cantons.
A la taille Swelte et divine,
Aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds,
A mille attraits que l'on devine,

En voyant ses deux pieds mignons.
Pour elle à Vénus, la Nature
Emprunta, je crois, la ceinture
Pour mettre le comble à ses dons.
Elle accueille avec politesse,
Les Emigrés. elle accueillit
Trois petits mots, dits à l'oreille,
Et me rendit bien la pareille,
Car j'eûs bon feu, bon vin, bon lit.

Au point du jour, je vois l'Aurore,
Paraître à travers mes rideaux;
Parts, si tu veux, je dors encore,
Lui dis-je, en lui tournant le dos.

Soudain Borée à ma fenêtre,
Gronde, avec moi prend le haut ton,
Et par le froid qui me pénétre,
Venge l'épouse de Thyton.

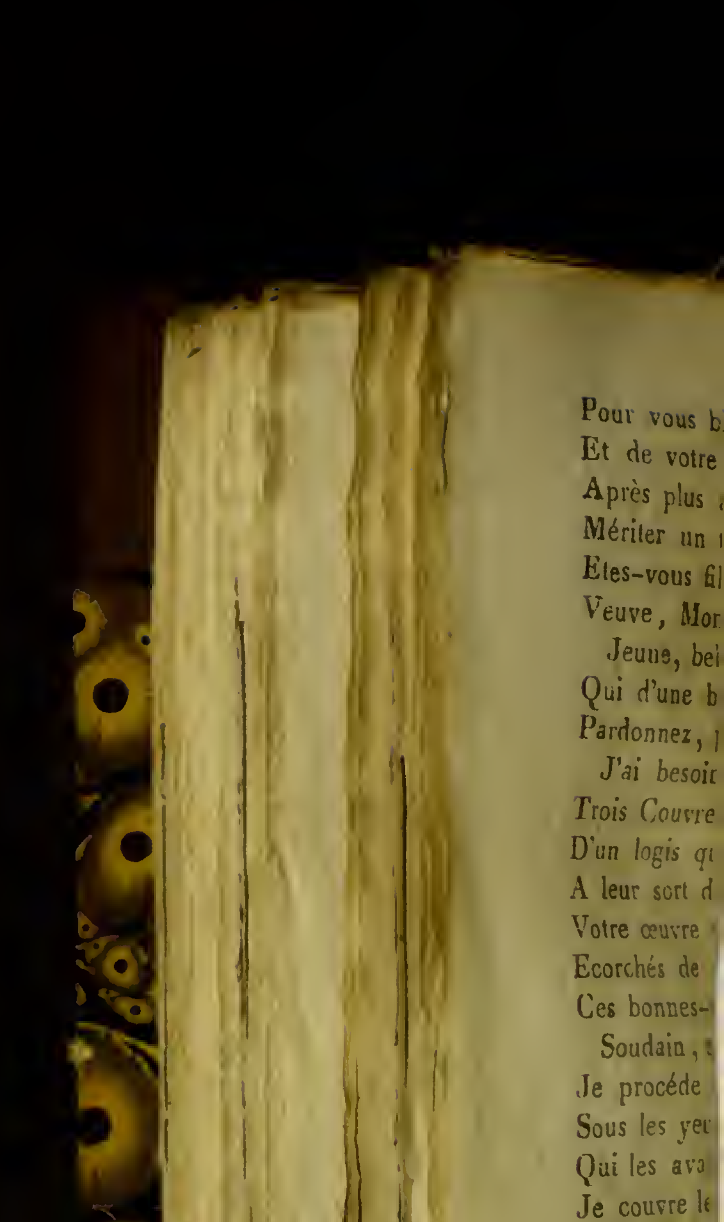
Mais, sans lui demander pardon,
Dans mon lit je plonge ma tête
Et malgré, les vents, la tempête.
Je me r'endors sous l'édredon.

Entendez-vous midi qui sonne,
Me dit mon Hôtesse en personne,
Il serait tems de déjeûner?

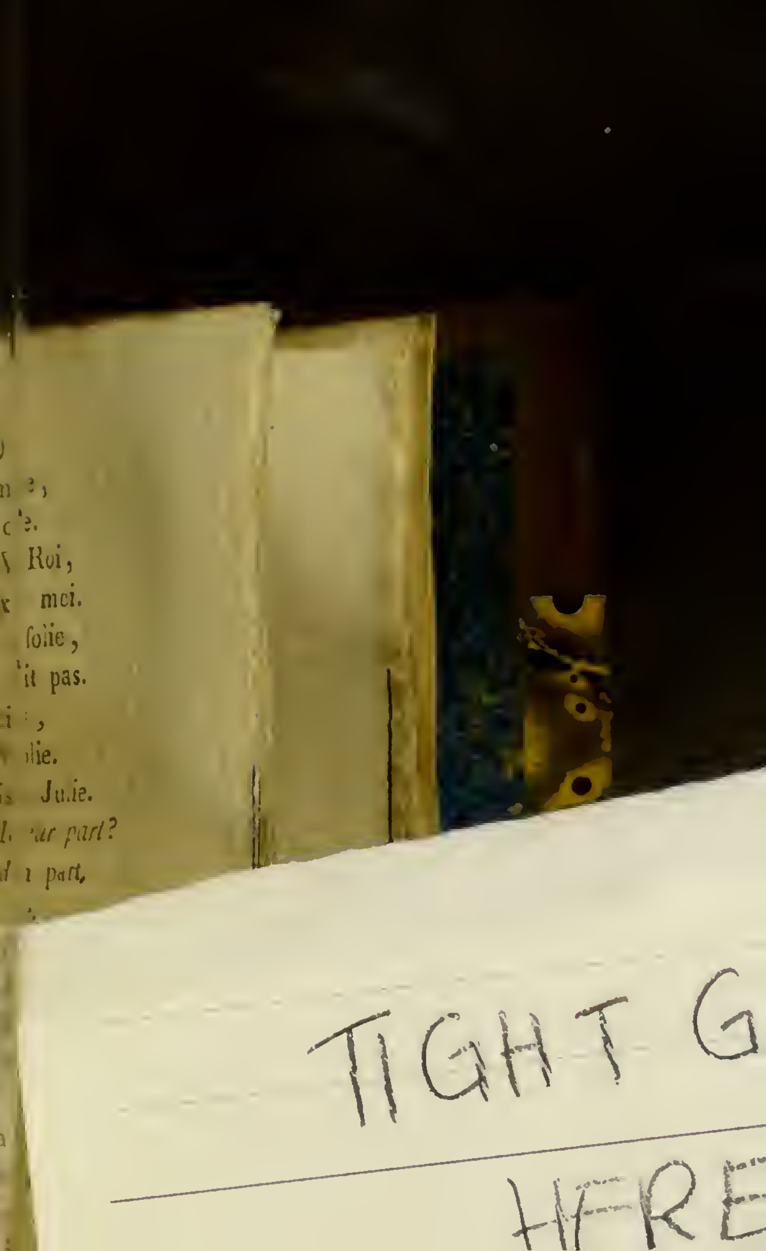
Monsieur, que puis-je vous donner?
Chez vous, je me trouve à merveille,
Le lendemain, comme la veille,
Et chez vous, je veux séjourner.
Veuillez-bien m'apporter vous-même,
Par un pur excès de bonté,
Quelques œufs frais, de très bon thé,
Du pain, du beurre et de la crême.
Je suis Français et Médecin,
Vous être utile est mon dessein.
C'est donc le ciel qui vous envoie,
Me dit mon Hôtesse avec joie,
Pour me procurer du secours?
Elle part, vole à l'instant même;
M'apporte œufs, thé, pain, beurre crême
Et reprend ainsi son discours.
Monsieur vient de Paris, je gage?
Je le présume à son langage.
Vous devez être bien savant?
Je guéris; voilà ma Science.
C'est la meilleure, en conscience.
Et la plus funeste souvent:
Mais revenons à votre affaire,
Ma belle enfant. Que puis-je faire?

Pour vous bien servir à mon tour,
Et de votre reconnaissance,
Après plus ample connaissance,
Mériter un tendre retour?
Etes-vous fille, femme, ou veuve?
Veuve, Monsieur, pour mon malheur.
Jeune, belle, et de belle humeur,
Qui d'une belle ame est la preuve....
Pardonnez, je vous interromps.
J'ai besoin de secours très prompts.
Trois Couvreurs sont tombés du faîte,
D'un logis que je fais bâtir;
A leur sort daignez compâtir,
Votre œuvre sera satisfaite.
Ecorchés de la tête aux pieds,
Ces bonnes-gens sont estropiés.
Soudain, sans onguent, sans charpie,
Je procéde à cette œuvre pie
Sous les yeux d'un homme de l'Art,
Qui les avait graissés au lard.
Je couvre leurs larges blessures,
De poudre de charbon de bois,
Et par de simples ligatures,
Je les guéris, en moins d'un mois.

Après ce prétendu miracle,
De ce Canton je fus l'oracle.
L'argent pleuvait. Le Vice-Roi,
N'était pas plus heureux que moi.
Mais, j'avais un grain de folie,
Dont tout mon art ne guérit pas.
Chacun à la sienne ici bas,
Et la mienne est la plus jolie.
Je pars demain, dis-je à Julie.
Madame sait que Monsieur part?
Non. Mais dis-le lui de ma part.
Où va Monsieur? en Italie.
Et dans Quelle Ville? à Milan.
L'Auberge Suisse est la meilleure.
J'y descendrai. *Mais à quelle heure,*
Monsieur veut-il partir demain?
Au jour, je veux être en chemin.
Elle descend, et sa Maîtresse
Vole dans mon appartement.
A nous quitter Monsieur s'aprête,
Et me l'apprend par interprête?
Je ne pouvais faire autrement.
Vous n'entendez pas mon langage,
Chez vous, depuis plus de deux mois,



Pour vous b
Et de votre
Après plus
Mériter un
Etes-vous fil
Veuve, Mon
Jeune, bel
Qui d'une b
Pardonnez,
J'ai besoin
Trois Couvre
D'un logis qu
A leur sort d
Votre œuvre
Ecorchés de
Ces bonnes-
Soudain,
Je procéde
Sous les yeu
Qui les ava
Je couvre le


TIGHT

A m'écouter je vous engage,
Et vous êtes sourde à ma voix,
Je parts. Calculons ma dépense,
Jenni, lui dis-je, en l'embrassant.
De tout calcul je vous dispense,
C'est moi qui vous redois, je pense;
Aidez mon cœur reconnaissant,
A trouver une récompense,
Qui puisse égaler le bienfait.
L'ingratitude est un forfait,
Qui ne souilla jamais mon ame.
Eh bien! prouvez-le moi, Madame,
Non par des mots, mais par l'effet.
Parlez, vous serez satisfait.
Je parlai donc. Mais la friponne,
Me répond en langue gasconne,
Recumpensarai tous talans,
Et te pagarai dins mille ans.
Ce jeu de mots fut une épréuve,
Que fit de moi la jeune veuve.
J'étais perdu, si le mépris,
D'un refus eût été le prix.
Jenni, frappez votre victime,
Lui dis-je, en lui pressant la main.

Vous l'ordonnez, je parts demain,
Heureux, d'emporter votre estime.
Elle sourit. Moi je rougis,
Et sans mot dire à mon Hôtesse,
Généreux par délicatesse,
Je payai plus cher son logis.
Mais le cœur navré de tristesse,
Plus prompt que l'éclair en vitesse,
D'*ALTORFF* à l'instant je partis.
Huit jours après, une voiture,
S'arrête à ma porte à Milan.
C'était le premier jour de l'An.
Je rêvais à mon aventure,
Et maudissais la créature
Que le Ciel fit pour le tourment,
De l'homme né sans imposture,
De l'homme vrai, de l'homme aimant;
Et du Sexe abjurant les charmes,
Je baignais mon chevet de larmes,
Quand Fanni parait et me dit:
Qu'as-tu?.... Ton accueil m'interdit.
Avec de l'esprit, un cœur tendre,
Toi Gascon, n'as pas sû m'entendre!
Recumpensarai toun talan,

Et te pagarai dins mi-lan.

En lisant cette historiette,
Que j'adresse à Mis-Henriette,
Jenni, souviens toi de Milan;
De ce beau premier jour de l'An;
Du long Carnaval de Vénise,
Et de notre Bonne Denise,
Dont l'heureuse Simplicité,
Fit Vertu de Nécessité.

Pour moi, j'ai trop bonne mémoire
Pour taire, aux dépens de sa gloire,
Que le Beau Séxe en amitié,
Sur nous, l'emporte de moitié.
Le Séxe a plus de bonhomie.
Né plus faible, il est plus prudent.
Heureux! qui d'une bonne amie,
Devient le digne confident!

Au Sein des Alpes solitaires
Je franchis le mont Saint-Gotard,
Où de pieux Célibataires,
Des Voyageurs Dieux tutélaires,
D'un saint, d'un avide regard,
Parcourent ces Monts au hazard,
A travers les Neiges les Glaces,

Précédés par des Chiens courants,
Dont l'odorat fin, suit les traces,
Des malheureux, morts, ou mourants.
Sain et sauf j'arrive à l'Hospice.
Toujours ouvert, toujours propice,
Au Riche, comme à l'Indigent.
Ce Temple de la Bienfaisance;
Où respire une noble aisance,
Est dirigé par un Agent
Doux, bon, charitable, indulgent,
Possédant la fable et l'histoire.
Monsieur, venez au Refectoire,
Me dit ce digne Revérend,
Prendre d'abord un restaurant,
Puis, nous irons à l'Oratoire.
L'Univers est rempli de Dieu,
Mais il respire en ce Saint lieu.
On croit le voir, on croit l'entendre;
Le cœur ému devient plus tendre.
Je me prosterne à son Autel,
Et je lui dis : Si d'un mortel,
Qui croit en toi, dont le cœur prie,
Qui ne veut que ce que tu veux,
Tu daignes exaucer les vœux,

Jette les yeux sur sa Patrie ;
Entends sa voix: Elle te crie
Délivre-moi de mon Tyran.
Ses mains déchirent mes entrailles ;
Les pleurs, le deuil, les funérailles,
Sont les jeux de ce Conquérant.
A mes enfans rends leur bon père,
Grand Dieu, C'est en toi que j'espère.
Après cette courte oraison,
Nous sortons, et de la Chapelle,
L'Agent me guide à la maison.
Bientôt par mon nom il m'appelle,
Jugez de mon étonnement.
Je veux vous parler un moment,
Me dit-il, et de l'Hermitage
Ce vieillard me conduit soudain,
Dans un des berceaux du jardin.
Tout à coup, je vois son visage
Ceint des rayons du Dieu du jour,
De son prophêtique langage,
Il fait retentir ce Séjour;
Sa main du Ciel atteint la voûte ;
Sous nos pieds les gouffres ouverts
M'offraient l'image des Enfers.

isi de frayeur, je l'écoute.
us les traits de l'humanité,
crois voir la Divinité.
Le Ciel exauce ta prière,
Eternel a lû dans ton cœur,
l'hommage d'un cœur sincère;
éve dans ce Monastère,
ı créature au Créateur.
inistre de Dieu sur la Terre,
mes pieds je vois le Tonnerre;
t ma main atteint jusqu'aux Cieux.
e grand livre des destinées,
ouvre en ce moment à mes yeux,
t j'y lis, que dans peu d'années,
'Usurpateur Ambitieux,
erra sa fausse Renommée,
ui de sang a teint l'Univers,
évanouir d'un seul revers,
omme un tourbillon de fumée,
'éléve et se perd dans les Airs.
es beaux jours de la Monarchie,
uccéderont à l'Anarchie,
ıncor deux lustres; les Bourbons;
'rinces Maguanimes et Bons,

Verront au trône de leur pères,
Luire pour eux des jours prospères,
Sous le règne d'un Roi chéri,
Digne héritier du grand Henri.
Et toi, qui sur ces monts stériles,
Viens de trouver un vrai trésor,
Plus précieux, plus pur que l'Or,
Rends aux mortels tes soins utiles.
Tourne au bien de l'Humanité,
Ce don de la Divinité.
Que ton Génie, en Médecine,
Ainsi que dans l'art de Lucine,
Brave les efforts des méchants,
Tu vivras toujours dans tes chants.
Le jour suivant avant, l'Aurore
Je descendis à Lugano.
J'y vis le Docteur Vigano,
Dont la franche amitié m'honore.
A Lugano je vis encore,
Un Magistrat de ce Canton,
Homme d'Esprit, de très bon ton,
Monsieur Magi, fort galant homme.
A Bellinzone, un Médecin
Célèbre au Canton du Tessin,

Vint me trouver. J'étais à table,
Tête à tête avec un jambon,
Que la faim qui rend tout mets bon,
Me faisait trouver délectable.
Je viens, dit-il, vous consulter,
Docteur Anti-Vénusalgique,
Sur un fait que votre pratique,
Moins que moi pourra redouter,
Le voici, daignez m'écouter.
Un Grand Seigneur venu de Rome,
Je ne sais trop comme on le nomme;
Son nom d'ailleurs ne nous fait rien,
A Milan, d'une jeune Actrice,
Pour satisfaire un vain caprice,
A pris le mal vénérien.
En descendant de sa voiture,
Il a senti deux gros P.**
Escortés de C.** malins.
Qui sont de très mauvais augure.
J'ai placé sur chaque P.**
L'Oignon de lys avec le lin.
Car ce n'est que par aventure,
Grace à nos mœurs, que nous traitons,

De pareils maux, en nos Cantons.
Ce jeune homme se désespère,
Mais que peut l'Art en ce moment?
Il faut que la nature opère,
Elle agit bien, mais lentement.
Allez, dis-je à mon vieux confrère,
Annoncer au Seigneur Romain,
Qu'il sera guéri dès demain,
S'il consent à me laisser faire.
Délivré d'un fardeau pesant,
Le Docteur s'échappe et m'annonce.
On s'attend bien à la réponse.
Pour guérir, à tout on consent.
Je mets deux grands Vésicatoires
Aux cuisses, non loin du foyer
Du mal, que je veux devoyer,
Et par de larges exutoires
Epancher, fondre et netoyer.
Cela fait, je prends de la glace,
Que je fais piler, que je place,
A la fois, sur chaque B.**
J'ordonne qu'on la renouvelle,
Et qu'on en place de nouvelle,
Avec du Sel, quand l'autre fond.

Avant la fin de deux journées,
Les humeurs furent détournées,
Et les B.** fondus au point,
Que le doigt n'en retrouvait point.
La Diane acheva le reste,
Et de Vénus guérit la Peste.
En huit jours le Prince Romain,
Attendu du Corse intraitable,
Nous fit ses grands adieux à table,
Et bût ma *Diane* en chemin.

Depuis long-temps aux murs de Côme,
Mes écrits étaient parvenus.
J'y guéris le mal de Vénus,
Dans la demeure d'un grand homme.
Pline à Côme a reçu le jour.
L'Univers est plein de sa gloire,
Et tout homme instruit en histoire,
Baise le seuil de son Séjour.

Ma recette et ma Renommée,
De jour en jour allaient croissant.
Vénus au loin l'avait semée,
Et mon végétal tout puissant,
En tous lieux, l'avait confirmée.
Mais dans ce mobile Univers,

Le bien n'est jamais sans revers.
  Près de la porte Orientale,
A Milan, dans le Carnaval,
Mon cher et fidèle animal,
Subit la mort la plus fatale.
  Par la foule immense arrêté,
Un char l'écrase à mon côté,
Sous mes yeux. Ce spectacle horrible,
Fut pour mon cœur, un coup terrible,
Mais il fut partagé du moins,
Par une illustre Souveraine.
Ma perte émût la Vice-Reine,
Son bon cœur émût cent témoins.
  Ma Diane était un modèle,
De l'Espèce par sa beauté,
Sa grace et sa docilité.
L'amitié n'est pas plus fidèle;
Dit Jenni, qui fit son portrait,
Et qui la peinte trait pour trait.
  Ce n'est pas tout, je tenais d'elle;
Mon existence et ma santé.
Je lui dois tout. l'Homme et l'Envie;
Avaient ceint de leurs noirs serpents,
Mon corps, ceux de mes deux enfans;

Ils épuisaient en nous la vie;
Et nous déchiraient de leurs dents.
Le Laocoon de la fable,
Est notre histoire véritable.
Des méchants, efforts superflus!
Je suis debout. Ils ne sont plus.
Dans mes bras je prends ma Diane,
J'embaume son corps précieux,
Avec un soin minutieux,
Et sur son urne diaphâne,
Et lettres d'or. j'écris ces mots:
Ici repose ma Diane,
Reine de tous les animaux.
Qui découvrit la Valaisane,
Remède au plus affreux des maux.
Passants, qui verrez sa Maîtresse,
De Diane, enviez le sort.
Jenni tous les jours la caresse,
Et vous dira: *Paix, elle dort*;
Car l'objet qui nous intéresse,
Pour nous vit, même après sa mort.

FIN.

MÉTHODE CURATIVE.

Les Symptômes de la Vénusalgie, les effets prompts et délétérés qui l'accompagnent, indiquent au premier aspect que le virus qui la produit est essentiellement putride, puisqu'il cause la gangréne et la putréfaction des parties génitales, avec lesquelles il est en contact.

Comment le Mercure qui n'a par lui même aucune propriété Anti-Septique, pourrait-il être par excellence, le remède d'une maladie putride?

Le Mercure guérit la Vénusalgie; parceque ce demi métal, par la division infinie de ses molécules est susceptible de porter dans les dernières ramifications des vaisseaux arteriels, veineux et lymphatiques, le seul remède efficace de la Vénusalgie, l'Oxigéne, l'un des plus puissants agens de la nature et dont la base est le principe de l'acidité.

Puisque l'oxigéne est le remède souverain

de la Vénusalgie et qu'il communique au mercure, le plus oxidable des métaux, sa propriété Anti-Vénusalgique, disons un mot de l'oxigéne.

L'oxigéne forme la partie respirable de l'air, et entre pour un tiers, dans le poids de l'atmosphère. Le gaz oxigéne est indivisible, inodore, élastique et pesant. Les propriétés chimiques qui distinguent le gaz oxigéne de tout autre fluide élastique sont, de hâter la combustion des corps qui en sont susceptibles, et de favoriser la respiration des animaux.

L'atmosphère est donc composée de deux parties, savoir : de gaz Azotique ou d'Azote, et de gaz oxigéne ou air déphlogistiqué suivant Priestley; d'air de feu suivant Schéele; ou d'air pur, suivant Delamétherie.

Les corps qui brûlent et les animaux qui respirent enlévent continuellement le gaz oxigéne de l'atmosphère et ne lui en restituent jamais, ensorte que l'air serait bientôt épuisé de ce principe de

la vie, si la nature n'avait pourvu au moyen de le renouveller à tout instant.

Le gaz oxigéne qui entre dans nos poumons, s'y décompose, et en sort tout différent : il ne peut plus être respiré ; il éteint les bougies et suffoque les animaux. C'est un autre gaz connu sous le nom d'acide carbonique. La combustion opère les mêmes phénomènes et décompose l'air atmosphérique, en lui enlevant le gaz oxigène.

Lavoisier a déterminé le premier quels changements chaque respiration apportait dans la proportion de ces gaz, et le Génie infernal d'un Décemvir a privé Lavoisier de la faculté de respirer, avant le terme fixé par la nature ! Lavoisier, dis-je, est le premier qui a expliqué, d'une manière satisfaisante, ce qui se passe pendant l'oxidation des métaux. Mais, avant de passer aux minéraux, parlons des végétaux. L'échafaud de Lavoisier avait bouleversé mes idées.

Nous venons de voir le gaz oxigène

consommé par la combustion et la respiration des animaux, comme aliment du feu et de la vie. Le contraire a lieu dans les Végétaux: Loin d'enlever l'oxigéne à l'Atmosphère, les Végétaux lui en fournissent continuellement et le renouvellent sans cesse en le purifiant. De là vient que l'air de la campagne est si pur au printems, époque où la végétation est dans toute sa force.

Lorsqu'on fait passer l'oxigéne dans un corps, cette opération se nomme oxigénation ou oxidation. On peut par l'action du calorique et de la lumière, transporter l'oxigène d'un corps dans un autre.

Lavoisier prit une quantité déterminée de Mercure, et l'exposa à l'action de la chaleur, dans un appareil convenable; il s'apperçut qu'après l'ébullition, le métal se recouvrait d'une poussiere brune, qui devenait rouge à mesure qu'elle augmentait. Il parvint par ce procédé à convertir tout le mercure en poudre rouge, connue

des Chimistes sous le nom d'oxide rouge de Mercure. Il pesa cette poudre, et vit que le métal en changeant de nature, avait augmenté de poids. Il soumît ensuite cet oxide rouge à une forte chaleur, dans un vaisseau convenable, qui communiquait sous une cloche à l'appareil pneumatochimique : bientôt le métal reprit sa première forme, redevint du mercure coulant et la cloche se remplit d'air. Cet air bien examiné, se trouva du gaz oxigène mêlé avec une très petite partie de gaz azotique ; la portion de gaz oxigène ayant été pesée, se trouva égale au poids qu'avait acquis le métal pendant sa calcination.

Il est évident que, pendant cette opération, le mercure décompose le gaz oxigène, en absorbe la base qui augmente son poids, et qu'en restituant du calorique et de la lumière, à la base du gaz oxigène, elle reprend son état élastique et abandonne le métal, qui revient alors à sa première forme.

On sait aujourd'hui qu'il suffit d'agiter le mercure dans l'air, pour le combiner à l'oxigène ; que la salive seule peut l'oxider ; qu'il abandonne facilement ce principe, qu'il s'unit avec la plus grande facilité, aux matières animales.

On voit d'après ces expériences et le principe qui leur sert de base, de quelle manière doivent agir sur le virus vénusalgique toutes les préparations mercurielles et l'on peut en tirer cette conséquence, que les bons effets de tout remède Anti-Vénusalgique sont toujours en raison de la quantité d'oxigène qu'il renferme. Ainsi la substance Anti-Vénusalgique la plus puissante, la plus active, la plus propre à changer l'état du système, est celle qui renferme le plus d'oxigène, et qui s'en dessaisit le plus facilement en faveur des matières animales. Or telle est la *DIANE* dont voici la découverte, par l'analogie animale.

Il y a en Médecine trois espèces d'analogie 1.° l'Analogie animale. 2.° l'Analogie

chimique. 3°. l'Analogie pratique. C'est à la première de ces trois Analogies que je dois la découverte de la *Diane*.

l'Analogie animale, est la comparaison des effets des substances sur les animaux, avec les effets de ces mêmes substances sur l'homme. C'est celle dont il s'agit ici.

Une fièvre intermittente de mauvais caractère régnait au Pérou. Les animaux malades s'abreuvent dans un Lac, dont les eaux étaient devenues fébrifuges par l'infusion naturelle de l'écorce des arbres qui l'environnaient; et l'Epizootie cesse.

Hommes, femmes, enfans en font autant et leur guérison ne laissa plus aucun doute sur l'éfficacité du Kina contre les fièvres intermittentes.

Des troupeaux paissaient auprès d'une mine de Mercure. Plusieurs individus galeux, mangent du Cinabre, ou mercure minéralisé par le souffre, et se trouvent guéris. De là on conclud que le mercure peut être utile dans la gale des hommes. Ensuite par l'effet de l'analogie pratique

on l'employe dans beaucoup de Symptômes cutanés vénusalgiques, ressemblant à la gale, et ainsi peu à peu on découvrit que le Mercure guérissait la Vénusalgie. Plus éclairés aujourd'hui, nous savons que le Mercure n'est que le Véhicule de l'oxigène, remède de la maladie de Vénus.

Cependant ce n'est qu'avec beaucoup de prudence que l'homme doit faire usage de l'analogie animale, parçequ'elle pourrait lui devenir funeste. Le cochon, par exemple, aime beaucoup la jusquiame, plante funeste à l'homme, tandis que l'homme tire des assaisonnemens et des médicamens des plantes ombéllifères, poisons subtils pour les oiseaux. Le persil dont l'homme mange impunèment, est très funeste à l'espèce Gallinacée.

Je fis sur moi la première expérience de la *DIANE* par analogie, et je dois à ce végétal la santé, la fraîcheur, l'embonpoint dont je jouis. Tout ceux qui depuis dix ans ont fait usage de cette plante en ont éprouvé les heureux effets Un tel

remède peut se passer de recommandation.

Il en est de la réputation d'un médicament comme de celle d'un Médecin. Si le Médecin est bon, il n'a besoin pour se répandre ni de Prôneurs, ni de Prôneuses. S'il est mauvais, tous les Prôneurs toutes les Prôneuses du monde auraient beau l'élever jusqu'au nuës, sa chûte n'en serait que plus ſatale. Dans tout Médecin que la Faveur place, l'Opinion ne voit qu'un homme déplacé. Pour succéder à un *Grassi*, il ne ſaut que des Protecteurs; mais, pour le remplacer, il ſaut de grands talens, enfans du Génie.

Quid non mortalia pectora cogis,
Famæ *sacra fames?*

VIRG.

* *

PRFJUGÉ FUNESTE,

À L'ART ET A L'HUMANITÉ.

Peu d'hommes ont assez de caractère pour braver les préjugés, ces lois tyranniques du stupide vulgaire. Je ne payerai point ce tribut honteux à la faiblesse humaine, et pour l'honneur de la médecine je vais combattre un préjugé funeste aux progrès de l'Art et au bien de l'humanité, celui de croire que le Médecin qui se voue au traitement de la Maladie de Vénus, est nécessairement l'Apôtre des mauvaises mœurs.

» Si la Vénusalgie, disent les Esclaves de ce » préjugé est de votre propre aveu, le fruit du » libertinage, n'est-ce pas favoriser la débauche » et hâter la corruption des mœurs, que de consacrer » ses talens à perfectionner le traitement d'une » maladie dont la guérison radicale et peu dispendieuse » assure l'impunité aux libertins et donne un nouvel essor aux passions? » Voici ma réponse à ce Sophisme.

Depuis que tous les Gouvernemens ont décidé dans leur sagesse, qu'au sein des grandes Cités, foyers de tous les vices, le vice même doit payer son tribut à la vertu, en assurant le repos des familles, les Courtisannes sont devenues un mal

nécessaire, qu'une sage politique doit tolérer pour en éviter de plus grands, en assurant le repos des familles, les Médecins qui consacrent leurs veilles et leurs talens, à seconder les vues paternelles des Gouvernemens en arrêtant les progrès d'une Peste Anti-Sociale, qu'on ne viendra jamais à bout d'éteindre, puisqu'elle est le fruit du libertinage, ces Médecins, dis-je, ne sont pas plus les Apôtres des mauvaises mœurs, que les accoucheurs qui par devoir et par humanité, accordent leur ministère aux filles enceintes victimes de la séduction, ou de l'excès de tempérament.

Astruc, de glorieuse mémoire, Médecin de la Faculté de Montpellier; Professeur d'Accouchemens à Paris; Auteur d'un Traité sur l'art d'accoucher et d'un ouvrage sur les maladies Vénériennes, estimé des Savans et des Littérateurs, Astruc ne rougit point de s'adonner au traitement de la maladie de Vénus et personne ne s'est avisé de donner à Astruc, Médecin aussi pieux qu'éclairé, le titre odieux d'Apôtre des mauvaises mœurs.

Par quelle fatalité, depuis Astruc, aucun homme de Génie en France, n'a-t-il cherché a reculer les bornes de l'art de guérir un fléau dévastateur, dans un siècle ou la Vénusalgie héréditaire ou acquise est devenue la cause première de presque toutes les maladies Chroniques, dont le principe échappe à la sagacité des Praticiens les plus expérimentés? Je l'ai déjà dit: par un préjugé funeste

qui repousse le Génie, pour laisser la Vénusalgie en proie au Charlatanisme, qui de nos jours en a fait son patrimoine, en transformant en mine d'or, les mines de Mercure.

Eh bien! je foule aux pieds ce préjugé funéste en marchant sur les traces d'Astruc qui, s'il ressuscitait aujourd'hui, ne me desavouerait pas pour son émule, en apprenant de moi, le *Mécanisme de l'accouchement naturel et laborieux. L'origine, la cause et le traitement de la Vénusalgie.*

Cependant si quelqu'un de ces jeunes Docteurs qui ne doutent de rien, parcequ'ils croient tout savoir, sans s'être donnés la peine d'apprendre, se permettait de me qualifier de Charlatan, aux yeux du stupide vulgaire dont il encense l'idole, je ne m'en offenserais point (La vérité seule offense) mais je prendrais la liberté de lui dire, *Mon Cher Confrère, avant de me juger si sévérement regardez-moi de plus près et dites-moi franchement si ce n'est pas vous, dont mes yeux réfléchissent l'image?*

SÉANCE
DE
LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE DE BORDEAUX,

Du lundi 26 Février 1816, accordée à l'Auteur, pour la démonstration de ses découvertes, dans la Science théorique et pratique des accouchemens.

Jetté par la plus affreuse des tempêtes revolutionnaires dans les murs de Bordeaux, j'offre aux braves Girondins le fruit de trente cinq années de veilles et de sacrifices consacrées à l'enseignement et à la pratique des accouchemens.

Ma première démarche en entrant dans une Cité chère à tous les Français, par l'exemple qu'elle a donné de son amour et de son dévouement, à l'auguste Dynastie des BOURBONS, dans les personnes sacrées du Héros du midi et de sa digne compagne l'Héroine de Bordeaux, fut de demander à la Société Royale de Médecine, la faveur d'une Séance pour lui démontrer mes découvertes, sur l'une de

plus importantes, fonctions de l'économie, l'accouchement ;

BORDEAUX ce 14 Février 1816.

A Monsieur le Président de la Société Royale de Médecine de BORDEAUX.

MONSIEUR

Digne organe de la Société savante que vous présidez, veuillez faire hommage à la Société Royale de Médecine, d'un exemplaire de la quatrième Edition de ma LUCINIADE et la prier de m'accorder la faveur d'une Séance, pour lui démontrer mes découvertes, dans la Science Théorique et pratique des accouchemens. J'ai l'honneur de vous saluer

Sacombe Méd. et Acc.

BORDEAUX ce 19 Février 1816.

Le Président de la Société Royale de Médecine de Bordeaux, à Monsieur Sacombe Médecin et Accoucheur.

MONSIEUR

J'ai communiqué à la Compagnie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 14 de ce mois et qui accompagnait un exemplaire de la quatrième Edition de votre LUCINIADE. Elle a accepté l'hommage de cet ouvrage et une Commission prise dans son Sein, doit lui en faire le rapport.

Elle a également accueilli la demande par laquelle vous la priez, de vous permettre d'assister à une de ses Séances pour entendre la démonstration du

découvertes que vous avez faites dans l'art des accouchemens. Je vous observe qu'elle m'a chargé de vous inviter à vous renfermer dans un Cercle purement Scientifique. La Séance qui est destinée à vous entendre est fixée à lundi prochain 26 Février.

J'ai l'honneur de vous saluer. Guitard Médecin.

(*P. S*) *La Société tient ses Séances dans l'Hôtel de l'Académie, Rue Saint Dominique, à Midi.*

L'assemblée fut nombreuse et imposante par la réunion des hommes de l'art justement célèbres et par leur saine pratique et par leur vaste érudition. Heureux, si mes efforts pour obtenir son suffrage honorable, ont pû charmer sa douleur et lui faire oublier un instant, la perte encore récente d'un Accoucheur fameux, que la Mort, qui ne respecte ni les vertus, ni les talents, a ravi trop tôt à sa famille, à ses élèves et à ses amis.

PROGRAMME,

Des matières traitées par l'Auteur, dans la Séance du 16 Février 1816.

1.° La cause première des bonnes et des mauvaises grossesses.

2.° Le moyen d'en avoir toujours de bonnes.

3.° Son rêve sur la génération, La Nature n'a qu'un seul mode de reproduction pour les individus des trois Régnes.

4.° L'absurdité du Systême de la Superfœtation.

5.° L'origine du *Placenta.* Il est toujours seul dans la grossesse des jumeaux, des trijumeaux &c.

6.° Les avantages de la Structure du nez, en partie osseux et en partie cartilagineux, pour l'exécution du mécanisme de l'accouchement naturel et laborieux, par la tête et par les pieds.

7.° Les Hermaphrodites n'existèrent jamais que dans l'imagination des Auteurs de cette fiction.

8.° Les trois situations successives de l'enfant dans la matrice, à trois différentes époques de la grossesse, sans *Culbute*;

9.° la troisième Situation de l'enfant dans la matrice constitue le signe pathognomonique du dernier terme de la grossesse.

10 L'opposition des diamètres du corps contenant ou bassin de la mère et celle des diamètres du corps contenu ou enfant à terme.

11.° L'opposition des diamètres s'observe sur les parties molles ou charnues, comme sur les parties dures ou osseuses.

12.° Le mécanisme de l'accouchement par la tête et de l'accouchement par les pieds.

13.° Le détroit supérieur du bassin le plus vicié change de configuration, sans rien perdre de son plan géométrique.

14.° La tête de l'enfant à terme est susceptible par sa structure, de prendre toutes les configurations du détroit supérieur du bassin le plus vicié.

15.° Le petit diamètre de la tête de l'enfant à terme peut être réduit à deux pouces d'étendue, à la faveur du chevauchement des pariétaux l'un sur l'autre ; de la division du coronal et du pariétal, tandis que le petit diamètre du détroit supérieur du bassin le plus vicié n'a jamais moins de deux pouces huit lignes d'étendue.

16.° Manière de connaitre les vices du bassint sans pratiquer le *Toucher*, et à vingt pas de la femme rachitique.

17.° L'impossibilité prétendue de l'accouchemeut de l'enfant à terme par la voie naturelle ne tient, d'une part, qu'à l'ignorance du mécanisme de l'accouchement naturel et laborieux, par la tête et par les pieds, et de l'autre, aux dimentions trop grandes des mains de l'accoucheur, lesquelles ne lui permettent pas d'aller saisir les pieds de l'enfant à terme, au dessus du détroit supérieur d'un bassin très vicié.

18.° La Myologie génitale, ou description de quarante huit muscles destinés par leurs attaches, à seconder l'action de la matrice dans la fonction de l'accouchement.

19.° Le *Travail insensible* de l'enfantement, a lieu plusieurs jours avant le *travail sensible*.

20.° Les moyens médicaux substitués avec avantage aux moyens mécaniques, et plus puissants que le *Forceps*.

21.° Le seul cas où le *Forçeps* devient utile,

lorsque l'accoucheur dénué de principes, n'a pas su profiter des douleurs naturelles, ou les stimuler. Manière d'appliquer ce terrible instrument.

22.° Le perce crâne et le crochet sont nécessaires lorsque l'accoucheur à de justes raisons de craindre le décolenent d'un enfant à terme, mort depuis plusieurs jours dans la matrice au dessus du détroit supérieur d'un bassin vicié, en allant saisir les pieds de l'enfant.

23.° La délivrance. Il n'y a jamais adhérence, mais adhésion de la surface externe du *placenta* à la surface interne de la matrice. Manière de surmonter cet obstacle.

24.° L'Opération Césarienne pratiquée pour la première fois sur Jeanne de Seymour par ordre d'Henri VIII, amoureux d'Anne de Cléves, fut et sera toujours mortelle. Les cent observations de succès consignées dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie sont autant d'impostures forgées par l'ignorance et le Fanatisme. Les Charlatans qui ont forgé ces fables ridicules n'ont pratiqué que la Gastrotomie, au lieu de l'Utérotomie, de là tant de cicatrices au ventre, et pas une matrice cicatrisée.

L'histoire de la Chirurgie par Dujardin et Peyrilhe, ne fait pas mention de cette opération. La Postérité ne prononcera qu'avec horreur les noms de Dubois, de Baudelocque, de Péletan, de Coutouly de *B*acqua de Nantes, et de Larrey de Nismes, qui

sous mes yeux, ont tenté vainement d'en imposer à leur Siècle et à la Postérité.

On ne doit pratiquer l'opération Césarienne sur la femme en *travail*, qu'immédiatement aprés la mort de la mère, dans l'espoir de sauver la vie à l'enfant.

25.° L'opération Pubio-Symphisienne est un enfant mort-né que la tendresse paternelle, a rechauffé sur le sein d'Alphonse le Roi, jusqu'à ce que la Vérité éternelle, est venue nous apprendre qu'on ne trompe pas impunèment ses semblables, en consacrant ses talens, à faire triompher l'Erreur.

Cette opération pratiquée par Sigault et Alphonse le Roi sur la femme Souchot, eût été un nouvel obstacle à l'accouchement, si la prudence des jongleurs n'eût pris la sage précaution de ne faire la section des *pubis*, qu'après que l'enfant eût franchi la voie naturelle. En effet, il ne faut que du sens commun, pour n'avoir pas été les dupes de ces deux Charlatans. Le détroit supérieur du bassin de la mère, est la filière naturelle de la tête de l'enfant, laquelle a besoin de s'allonger, pour franchir un passage plus resserré d'un pouce que le corps contenu. Rompez la Symphise, comment la tête se moulera-t-elle ? j'ai honte de réfuter sérieusement, une si honteuse Charlatanerie.

Organe de l'Assemblée qui venait de m'entendre et de voir mes démonstrations, Monsieur le Président eût l'indulgence d'interpréter en ma faveur son

silence profond, son attention soutenue et quelques signes d'approbation, et sans rien préjuger de l'opinion de chacun des Membres, sur mes principes, il crut devoir en son nom me faire des remercîmens et immédiatement après il déclara que la Séance était levée.

Comme je me retirais, deux Membres de la Société me firent deux objections, aux quelles je répondis par la lettre suivante afin, que ma réponse, fut connue de tous les Membres de la Société.

BORDEAUX ce 4 Mars 1816.

A Monsieur le Président de la Société Royale de Médecine de Bordeaux.

MONSIEUR

Immédiatement après la Séance du 26 Février dernier, deux Membres, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me firent deux objections :

» Si vous me prouvez, me dit l'un deux, que
» la tête d'un enfant à terme, peut être réduite
» à deux pouces dans son petit diamètre, je croirai
» à la possibilité de tout accouchement par la voie
» naturelle.

» moi aussi, ajouta le second, si vous me prouvez
» qu'une exostose, placée au détroit supérieur d'un
» bassin vicié, n'est pas un obstacle insurmontable
» à l'accouchement. »

Je pourrais répondre à ces Messieurs que leurs

suppositions sont de pures fictions démenties par la pratique des meilleurs accoucheurs, et que feu Baudelocque qui n'a pas craint de mettre la première en avant pour justifier la pratique de deux Opérations Césariennes, reçut un MENTIRIS IMPUDENTISSIME de Giraud, Chirurgien en second de l'Hôtel Dieu de Paris et témoin oculaire de ces deux opérations. Quant à la seconde assertion, je n'ai jamais ouï dire en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Suisse Patrie de Gaspard Bauhin, Auteur de L'APPENDIX DE MONSTROSARUM PARTIUM NATURA, que quelqu'un fut possesseur d'un bassin de femme exostosé, PATHOLOGIQUEMENT; car il peut y en avoir d'exostosé ARTIFICIEUSEMENT.

Mais admettons les suppositions de ces Messieurs et prouvons leur par des faits anatomiques incontestables, que même dans le cas d'impossibilité physique de l'expulsion et de l'extraction de l'enfant à terme, par la voie génitale, la nature n'en serait que plus admirable dans son chef-d'œuvre, la Génération de l'homme.

1.° Il est constant que la Nature dans l'état de non grossesse, a placé la matrice dans l'excavation du petit bassin.

2.° Il est constant, d'après les dissections anatomiques du célèbre Suë, que la matrice est composée de faisceaux de fibres spirales qui partent du fond de ce viscère et se réunissent au bord de l'orifice externe.

3.° Il est constant, d'après ma *Myologie Génitale*, que quarante huit muscles attachés, d'une part à un point quelconque du bassin et de l'autre à différentes parties du corps, secondent l'action de la matrice, dans la fonction de l'accouchement.

4.° Il est constant, que la matrice, n'a d'autre *fonction* que d'expulser les corps étrangers renfermés dans sa cavité.

5.° Il est constant, que la matrice n'a point d'action retrograde, je veux dire, que tous ses efforts, se portent de son fond, vers son orifice externe, jamais de cet orifice vers son fonds.

6.° Il est constant, que la matrice esr passive durant la grossessse jusqu'à l'époque du *travail sensible*, et que sa distention ou écartement de ses parois, n'est produit mécaniquement que par l'accroissement des eaux de *l'amnios* d'une part et de l'autre par le dévcloppement du corps de l'embrion et du *Placenta*.

7.° Il est constant, que le fonds de la matrice ne s'éléve au dessus du détroit supérieur du bassin de la femme enceinte, que du quatrième, au quatricmé mois et demi de grossesse.

8.° Enfin, il est constant, qu'avant le quatrième mois révolu de grossesse, le corps de la matrice distendu par les fruits de la conception est plus volumineux, que la tête la plus volumineuse de l'enfant à terme.

De ces faits incontestables, je concluds, que

dans les deux cas supposés d'impossibilité physique de l'accouchement à terme par la voie naturelle, il y aurait à plus forte raison, impossibilité physique du passage du corps de la matrice à travers le détroit supérieur du bassin, à quatre mois de grossesse, et de l'ascension du fonds de ce viscère dans la cavité abdominale, et je dis que la nature n'en serait que plus admirable, puisqu'elle aurait fait ce Dilemme, ou il n'y aura jamais impossibilité physique de l'accouchement de l'enfant à terme, ou dans le cas contraire, il y aura toujours impossibilité physique du passage du corps de la matrice, à travers le détroit supérieur du bassin de la femme enceinte, ou de l'ascension de ce viscère dans la cavité abdominale, et de là nécessairement rupture des membranes, écoulement des Eaux de l'AMNIOS et conséquemment avortement, j'ai l'honneur de vous saluer, Sacombe Méd. et Acc.

BORDEAUX ce 5 Mars 1816.

Le Secretaire Général, de la Société Royale de Médecine. A Monsieur le Docteur Sacombe;

Monsieur et Confrère

La lettre dans laquelle vous répondez aux objections qui vous avaient été faites, par quelques membres de la Société, a été lue dans la Séance d'hier: je suis chargé de vous accuser réception de cette lettre. J'ai l'honneur d'être, Monsieur

et Confrère, Votre très humble et très Obeissant Serviteur. Caillau. M. D.

Ma réponse aux objections des deux Membres de la Société de Médecine, les a satisfaits sans doute, puisque ma lettre est restée sans replique de la part de ces Messieurs. *Qui tacet consentire videtur.*

Je me fais un devoir et un plaisir de payer à la Société Royale de Médecine, un tribut solennel de reconnaissance, et je prends aujourd'hui l'engagement de rédiger sous ses yeux, environné des lumières mes chers Confrères, *LA SCIENCE THÉORIQUE ET PRATIQUE DES ACCOUCHEMENS*, afin de laisser après moi quelques traces honorables de mon existence médicale et de mes services, en faveur de la Patrie de Montesquieu, de Michel-Montagne, du Poëte Ausone, de l'immortel deffenseur du bienheureux Louis XVI; de l'illustre Président de l'assemblée des Députés et d'un Magistrat sage Régénérateur de l'esprit public, au Ministère si important de la Police Générale du Royaume.

Je suis loin de penser, de soupçonner même, qu'au sein d'une Société savante qui compte parmi ses Membres, des Orateurs et des Poëtes, l'Envie puisse me faire un crime aux yeux du vulgaire, d'avoir composé deux Poëmes, pour consacrer dans la langue des Dieux, les deux seules branches de l'art que je cultive, quand *FRACASTOR*, Auteur de l'excellent poëme *Syphilidis, sive de morbo*

Gallico ; *VINCENT-BENINI*, Son traducteur, en beaux vers Italiens ; *HALLER*, Auteur de la belle *Ode sur les Alpes* ; Géoffroi, Auteur du poëme *de l'Hygienne* ; *SILBERLING* Médecin en Chef de l'hôpital de Strasbourg, et Professeur d'Accouchemens, Auteur d'un poéme sur son art *Génetleïados*. Et de nos jours MM. *PETIT, de Lyon*, *BAU, Du Mont-Des-Pucelles* (1) *PY, de Narbonne* ; M. le Docteur *CAILLAU*, de la Société Royale de Médecine de Bordeaux, et tant d'autres Médecins célèbres, ont si bien démontré, qu'Apollon est à la fois, le Dieu de la Médecine et de la Poësie.

Mais je suis certain, que les Accoucheurs Césariens de Paris dont on ne connait d'ailleurs, ni la prose ni les vers, vont s'écrier en reçevant ma *Vénus et Adonis*, encore un Poëme ? Il a le Cheval Pégase, ou le Diable au corps.

Or, écoutez : Petits et Grands et sachez que Messieurs les Accoucheurs Césariens de Paris ont une horreur invincible pour Apollon, parcequ'il eût, disent-ils, l'impéritie d'attendre la mort de *CORONIS* son Amante, pour extraire de son sein

---

(1) *Auteur de plusieurs Tragédies inédites ; entre autres, de la CONSPIRATION DE SAINT-GILLES, représentée sur le Théâtre de Nismes, le 17 Juin 1815, par Gilly, Beaulieu, Mérieu, Fabrégues, Guinard et Madame Gabori, Et d'une Comédie intitulée LE PROCÈS GAGNÉ ET PERDU, ou le triomphe de la Chimie Moderne.*

Esculape son fils, par le bienfait de la divine Opération Cesarienne. *Sachez*, que Messieurs les Accoucheurs Césariens de Paris traitent de Bégeules les chastes filles du Permesse, les neuf sœurs, parcequ'elles ont fait vœu de virginité, de peur d'être accouchéos par les *Ferremens*, ou de subir les Opérations Césarienne, et Pubio-Symphisienne. *Sachez* enfin que ces Messieurs révèrent comme leur Dieu, le Cyclope Vulcain, parceque d'un seul coup de hâche, il brisa les sutures coronale et lamdoide et entrouvrit le crâne à son cher Papa, qui grace à cette opération aussi prompte qu'ingénieuse, accoucha *Tuto Cito* et *Jucunde* de Minerve revêtue de son armûre, et plus surement, plus promptement, plus agréablement *Tutius*, *Citius Jucundius* qu'il n'accouchea du fils de Sémélé, Bacchus, qu'il avait enfermé dans sa cuisse.

Quant à moi, qui ne me sers, pour mon propre compte, ni de *forceps* ni de bistouris, je serais forcé de renoncer à la pratique des accouchemens si je n'avais pas la liberté d'emmener auprès d'une femme en *travail*, une des neuf sœurs, afin de chasser loin de moi le sommeil et l'ennui, en attendant les ordres de la Nature, Et si jamais l'Aigle (1) des Accoucheurs Césariens, fait interdire aux Médecins l'étude de la Littérature, j'ôse me flatter que les Dames pour le salut desquelles j'ai

(1) *l'Ausel déchalatat.*

affronté tant de dangers, éprouvé tant de revers, essuyé tant d'injustices, voudront bien solliciter en ma faveur la permission de cultiver les Belles-Lettres, au chevet de leur lit de douleurs.

Je prie surtout les Dames enceintes qui voudront bien m'honorer de leur confiance, de ne pas attendre pour me faire appeler, le moment du *travail* de l'enfantement. Le succès de l'accouchement et de la couche tient plus qu'on ne pense à la connaissance du physique et du moral de la femme enceinte. C'est durant la grossesse qu'un Accoucheur peut juger si la saignée est indispensable. Il est démontré que la femme enceinte a beaucoup moins de sang pendant la grossesse, qu'hors l'état de grossesse. La saigner mal à propos, c'est priver le fœtus de sa nourriture et disposer la mère à l'avortement. Sur vingt femmes enceintes, il n'y en a pas deux pour lesquelles la saignée soit indispensable, et l'on prend presque toujours pour pléthore sanguine la raréfaction du sang, C'est durant la grossesse qu'on peut juger de la disposition d'une femme à l'hémorragie utérine ou à une attaque convulsive durant le *travail* ou la couche. C'est durant la grossesse qu'on a le temps de prévenir une fièvre de mauvais caractère durant la couche. C'est durant la grossesse qu'on peut convaincre une femme des dangers de la constipation pendant le *travail*. Enfin c'est durant la grossesse, qu'un Accoucheur toujours redouté d'une femme honnête, peut mériter par sa décence

et ses soins assidus , une confiance si nécessaire au succès du *travail* et de la couche.

Mais de quelle utilité puis-je être durant le *travail* , à une femme que je vois pour la première fois ; dont mon aspect augmente l'effroi , et chez laquelle je suis appellé par un accoucheur , quand il a provoqué l'accouchement avant terme ; quand des matières fécales durcies dans le *rectum* opposent un obstacle insurmontable à l'expulsion de l'enfant hors du bassin ; quand la rupture de la matrice avec la main , ou avec le *Forceps* , présage une mort inévitable ; quand une hémorragie utérine , ou des convulsions foudroyantes , me donnent à peine le temps d'arriver , chez une femme en *travail* , ou une accouchée , pour la voir expirer à mes yeux. Il faudrait , en pareils cas avoir la réputation colossale de Baudelocque pour n'avoir rien à redouter de l'opinion publique.

Madame la Duchesse est morte en *travail* , disait-on à Paris , il y a quelques années ,

Ah ! bon Dieu , s'écriaient toutes les Dames enceintes ! cependant elle était jeune , bien faite ; sa grossesse a été des plus heureuses !

Elle était trop bien faite , C'était une Grace, et croyez-vous que les Graces, aient le bassin bourgeoisement configuré , comme ceux de ces quatre mille femmes , que Madame Lachapelle accouche tous les ans à l'hospice de la Maternité ; de ces

viles plébéiennes qui font un enfant, comme nous avalons un œuf? Détrompez-vous, il faut aux Duchesses et à toutes les Dames rivales des Graces, favorisées des dons de la Nature et de la fortune, des *forceps*, des crochets et des bistouris,

Mais quel est l'Accoucheur de la Duchesse?

Le mien, Madame, le mien, qui accouche comme un Dieu; le mien, qui m'a sauvé trois fois la vie; le mien à qui je devrais le bonheur d'être mère, si mes enfans qui naissent avec du salpêtre dans les veines, n'avaient la manie de faire la culbute à sept mois.

Quoi! c'est le Grand Baudelocque!

Vous l'avez dit, Madame,

A ce nom, toutes les Dames de s'écrier en chœur *La jeune Duchesse devait mourir, puisque Baudelocque n'a pû la sauver, C'eût eté bien pire si elle fut tombée en d'autres mains,*

Quand un Accoucheur dans une grande Ville et surtout à Paris est parvenu à ce dégré scandaleux de célèbrité, on peut sans inconvénient abolir la loi du divorce et tout intrus arrivé des Armées avec le titre bannal *d'Officier de Santé*, peut pratiquer les accouchemens sans avoir rien à craindre pour sa réputation. Quant à moi, pour cent mille francs et une Baronnie, je ne voudrais pas d'une telle célébrité. *Male parta male dilabuntur*. Mais patience, encore un Siècle et l'on jugera du mérite d'un accoucheur par le nombre de ses heureux succès.

OUVRAGES,

Du même Auteur, publiés à Paris, depuis 1791. jusqu'au mois de Décembre 1815.

Verba volant, scripta manent.

Le Médecin Accoucheur. 1 v. de 310 p.
Avis aux Sages-Femmes 1. v. de 120 p.
Observations .... 1. v. de 332. p.
Encore une Victime... brochure de 64 p.
Appel à l'Institut........ bro. de 64. p.
Les douze Mois........ 1. v. de 256 p.
L'Art de la Teinture, d'Homassel. 1. V.
Elémens......................... 1. v. de 456. p
Plus d'Opération Césarienne. b. de 196 p.
La Lucine Française. 3 v. de 576 p. chaq.
La Vénusalgie........... 1 v. de. 270. p.
La Luciniade. Poëme didactique en vers français et en dix chants. La quatrième Edition se vend à Bordeaux chez l'Auteur, deux francs brochée. 1 volume in 8.° de 320 pages.

ENVOI,

à la Société Royale de Médecine.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

L'accueil fraternel que la Société Royale de Médecine a bien voulu faire à la *LUCINIADE* et à son Auteur, m'engage aujourd'hui à lui offrir le premier exemplaire d'un Opuscule qui renferme l'expression fidèle de ma reconnaissance et de mon dévouement.

Résolu de fixer mon séjour à Bordeaux, dans le doux espoir d'y couler en paix le reste d'une vie orageuse, je prie mes Chers Confrères de rendre justice à la pureté de me sentimens, et surtout de ne pas me confondre avec ces Corsaires *connus du monde Médical*, qui viennent avec éclat mouiller dans ce Port, pour arracher tour à tour aux crédules Bordelaises des dents, des yeux et des écus.

Jaloux de marcher sur vos traces, Messieurs, je ferai tout le bien que je pourrai, avec ce noble désintéressement qui caractérise mieux que *les plus brillants succès*, tout véritable ami de la Science et de l'humanité et je dirai comme vous, avec Pline aux Charlatans qui viendront insulter à nos modestes efforts, en abusant de la faiblesse d'un sexe ami du merveilleux *Populus vult decipi*. Heureux si je puis à ce prix mériter votre estime et votre affection!

J'ai l'honneur de vous saluer.

SACOMBE.

A BORDEAUX,
de l'imprimerie de LAGUILLOTIÈRE,
rue Esprit des Lois, N.° 21.

